

Contes et récits des héros du moyen- âge

Massardier, Gilles

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GILLES
MASSARDIER

JOANN
SFAR

CONTES ET RÉCITS DES HÉROS DU MOYEN ÂGE



*le vase
de Soisson*



Aliénor



Robin



NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET RÉCITS DES HÉROS DU MOYEN ÂGE

Par
Gilles Massardier

Illustrations de
Joann Sfar

Éditions : NATHAN

*À ma mesniee,
affectueusement.*

*Merci à Elisabeth S., ma bonne fée, ma marraine.
Faites qu'à minuit les pages de ce livre ne redeviennent blanches.*



LES MÉMOIRES D'UN VASE

(OU LA VÉRITABLE HISTOIRE DU « VASE DE SOISSONS »)



PEUT-ÊTRE avez-vous entendu parler de moi ? En effet, je tiens la vedette dans le plus célèbre épisode de l'histoire de France. Je suis un vase... Attention, pas n'importe quelle potiche ! Ni pot à lait, ni vase de nuit. Je suis le... très fameux vase de Soissons ! On a beaucoup écrit sur mon compte. Des choses vraies ; des bêtises aussi. C'est paraît-il le lot des stars... Certains ont même prétendu que mon premier biographe, Grégoire de Tours⁽¹⁾, m'avait inventé de toutes pièces. C'est faux ! Laissez-moi donc vous conter ma véritable histoire.



Elle commence en 486, dix ans après la chute de l'Empire romain d'Occident. La France d'alors s'appelait la Gaule et s'étendait bien au-delà de ses frontières actuelles. À cette époque, les gens du cru – les Gallo-Romains – cohabitaient avec des « barbares » accourus de leur Germanie natale lors de la Grande Migration des III^e, IV^e et V^e siècles. Ainsi, les Francs, qui donneront leur nom au pays, s'étaient établis au nord, et les Alamans à l'est. Quant aux Wisigoths, ils avaient fondé un royaume qui allait de la Loire aux Pyrénées. Les Burgondes, eux, occupaient les vallées du Rhône et de la Saône. Dans tout ce chambardement, seul un chef gallo-romain, du nom de Syagrius, avait réussi à préserver un semblant d'autorité sur un bout de terre, coincé entre Seine et Loire. Nous étions à l'aube d'une nouvelle ère, riche de métissages : les Barbares se romanisaient tandis que les Gallo-Romains se barbarisaient.



Contrairement à ce que pourrait laisser penser mon nom, je suis originaire de Reims, une des cités du royaume de Syagrius. Jeune vase précieux, frais émoulu de l'atelier d'orfèvrerie, j'habitais alors la cathédrale. Comme ma fonction l'exige, ma vie était toute tracée, bien rangée, au service du vieil évêque Rémi, à garder dans mon ventre d'argent le pain consacré. C'était sans compter sur ce coquin de sort que vous nommez parfois Histoire ! Un beau jour de mars, ce dernier frappa au lourd portail.

Il y eut d'abord des coups secs et répétés. Puis, VLAN ! Le portail s'effondra, éventré. Des Francs, reconnaissables à leur manière bien particulière de ramener leurs cheveux sur le sommet du crâne en une sorte de houppette, apparurent dans l'aveuglante lumière du jour. Un instant, ils restèrent immobiles sur le seuil empierré de la cathédrale. Le calme avant la tempête. Puis la horde de barbares vociférants déboula soudainement entre les travées de bancs. Un prêtre tenta bien de leur barrer le passage. Mal lui en prit ! Pour la première fois de mon existence, je voyais un homme cassé.



Un fort gaillard, peu sympathique, à la trogne couturée de cicatrices s'avança, l'œil gourmand. Brusquement, il me souleva dans les airs. Il sentait la sueur, le beurre rance et la mauvaise bière.

— Bas les pattes ! grinçai-je. Mais repose-moi donc à terre ! Espèce de... d'Ostrogoth⁽²⁾ !

Mon ravisseur rit à gorge déployée et m'emporta hors des bâtiments grignotés par les flammes, bientôt rejoint par ses compatriotes courbés sous le poids du butin. Il me laissa choir dans un chariot à bord duquel se trouvaient, entassés pêle-mêle, de luxueuses chasubles en larmes de rubis, de suppliantes croix, un tas de coupes, de coffres et de vases précieux. Un spectacle triste à fendre le métal le plus endurci. Désespéré, j'interrogeai une coupe d'or sur le sens de ce remue-ménage.

— Quoi ? s'exclama-t-elle. N'as-tu donc jamais été razzié ? Sais-tu au moins ce que veut dire guerre ?

— « Razzié » ? « Guerre » ? Je n'entends rien à ces mots...

— Fichtre ! J'ai affaire à une cruche, répliqua-t-elle sèchement. Je pris mon air vexé ; la coupe d'or se radoucît un peu :

— Comment t'expliquer ? Les hommes sont si... compliqués.



Elle s'absorba dans ses pensées une poignée d'instant, cherchant les mots appropriés. Elle finit par dire :

— Eh bien vois-tu, la guerre est la principale occupation des humains. Ils la font à deux, à trois ou plus encore ; chaque camp essaye de s'emparer des biens de l'adversaire – c'est-à-dire de nous. Oui, voilà ce qu'est la guerre.

C'était pour moi des notions bien nouvelles.

— Les Francs sont nos nouveaux maîtres ? hasardai-je.

— Oui, mais pas n'importe quels Francs ! précisa la coupe d'or. Il en existe plusieurs espèces avec de drôles de noms. Nous ne sommes pas aux mains des Chamaves, ni des Chattuaires, ni des Bructères, ni même des Ampsivariens, mais entre celles de leurs cousins issus de Germains, les Saliens. Ce sont d'anciens alliés des Romains qui, aujourd'hui, guerroient pour leur propre compte.



Le chariot s'ébranla en une succession de cahots, nous faisant nous entrechoquer les uns les autres. Nous cheminâmes vers Soissons. D'étape en étape, de maisons incendiées en églises détroussées, le chariot s'emplissait. Une fois à destination, nous fûmes déchargés et parqués sur une vaste esplanade.

— Que va-t-il se passer maintenant ? demandai-je à la coupe d'or.

— Nous allons être répartis par tirage au sort... Un cinquième d'entre nous reviendra à leur chef, le reste à ses hommes.

Déjà, l'armée franque, enveloppée de saies(3) colorées, s'était massée presque en bon ordre de chaque côté de la place. Cet étrange assortiment de mines patibulaires attendait, dans un silence à peine entrecoupé du cliquetis des armes, l'arrivée de Clovis, son roi et généralissime. Un frisson parcourut les rangs. Puis les épées tambourinèrent en rythme les boucliers, et d'un millier de gosiers sortit une barbare salutation.

— *Chlodweg*(4) !



Enfin, j'aperçus leur roi. Jeune colosse de vingt ans, dépassant d'une tête le plus formidable de ses guerriers, il faisait grande impression. Vêtu à la romaine, il avait passé sur sa tunique blanche brodée une cuirasse, jeté sur ses épaules le *paludamentum*, le manteau pourpre des généraux. De ses origines barbares, il ne conservait que sa longue crinière tressée, symbole de pouvoir. L'or scintillait à son cou, à ses poignets, sur ses armes. On le disait valeureux face au danger, impitoyable envers ses ennemis, fin politique et ambitieux.

L'angon⁽⁵⁾ à la main, Clovis avançait, fier, au milieu de sa garde moustachue. Une ambassade d'hommes au crâne tonsuré – des prêtres chrétiens – leur emboîtait le pas. Parmi eux, je reconnus le bon père Basin qui s'était occupé de moi lors de mon arrivée à Reims. Celui-ci allait et venait entre les hommes d'Église qui ne comprenaient pas un traître mot de francique⁽⁶⁾ et Clovis pour qui le latin était de l'hébreu. Il essayait de traduire le plus fidèlement possible les paroles des deux partis.

À en juger par les bribes qui me parvenaient, j'étais l'objet de toutes les discussions. Elles donnaient à peu près ceci :

Basin.— Notre Sainte Mère l'Église a été rudement malmenée par vos hommes. Pourtant, jamais l'évêque Rémi ne s'est montré hostile à votre égard...

Clovis.— ... Ce vase auquel il tient tant lui sera restitué sans faute...

Basin.— Ce geste vous honore... Grâces soient rendues à Votre Seigneurie !

Bref, les nouvelles étaient bonnes : j'allais retourner chez moi.

Parvenu au centre de la place, le roi franc harangua ses troupes.

— Mes fidèles compagnons, commença-t-il, Syagrius est en fuite, ses

armées défaites, son royaume désormais nôtre !

— Hip ! hip ! hip ! Hourra !

— Ne vous avais-je pas promis de grandes richesses ?

D'un geste circulaire, il nous désigna. Redoublement des cris de joie. Clovis y coupa court d'un signe de la main.

— Soldats ! Jamais je n'ai réclamé pour moi plus que ce qui me revenait de droit. Accordez-moi aujourd'hui ce beau vase d'argent en plus de ma part, dit-il en me désignant de l'index.



L'armée manifesta son accord par un franc et massif « *Ja !* ». Enfin, pas tout à fait. Un guerrier, visiblement furieux, surgit du rang, la francisque(7) dégainée. Y avait du rififi dans l'air.

— *Nein, nein, nein !* Tu n'auras que ce que le tirage au sort t'accordera ! protesta le Franc en s'approchant de moi, l'arme à bout de bras. Telle est la loi !

Il joignit alors le geste à la parole en me frappant d'un grand coup de sa hache. Choc !

« Au Vandale(8) ! À l'attentat ! On m'assassine ! » Mille étincelles jaillirent tandis que je roulais sur le flanc devant l'assistance médusée. Heureusement, j'étais du métal dont on fait les héros, pas de fragile porcelaine. Des mains charitables me relevèrent, un peu bosselé.



L'ambiance était plutôt tendue. Visage cramoisi, mâchoires crispées, Clovis palpaït machinalement la lame de sa francisque, des envies de meurtre dans les yeux. Comprenez-le, il avait le droit d'être en colère : un de ses hommes venait de lui faire perdre la face et, de surcroît, il ne pouvait le punir sans passer pour un tyran. Finalement, il réfréna sa rage. Le tirage au sort commença, sans autre incident. Et le roi parvint à me rendre aux émissaires de Rémi.



J'appris par la suite que l'indélicat avait payé les pots cassés au cours d'une inspection de routine sur le champ de Mars. Prenant prétexte de la mise négligée du quidam, Clovis avait jeté rageusement à terre l'épée et la hache de celui-ci.

— Mais regarde donc dans quel état sont tes armes !

Sans mot dire, le guerrier s'était penché pour les ramasser. Que croyez-vous que Clovis fit ? Eh bien, il lui assena un terrible coup de francisque sur la tête.

— On va voir si tu as le crâne aussi solide que le vase que tu cabossas à Soissons !

Il va sans dire qu'il ne l'avait pas. Le cadavre à tête ébréchée fut abandonné sans sépulture aux charognards.

Quant à moi, je vécus heureux auprès de l'évêque, à Reims. Bien plus tard, mon maître, très vieux et très malade, formula le vœu de me voir fondu puis transformé en un calice et un encensoir lorsqu'il rendrait son dernier souffle.

Les siècles s'écoulèrent. L'histoire défila, et les manuels scolaires du XIX^e siècle qui voulaient frapper les imaginations des écoliers avec des images simples, fortes et émouvantes me réinventèrent une fin plus tragique. Selon eux, j'ai succombé au coup de francisque de mon agresseur, brisé en mille morceaux. C'est ainsi que se forme la mémoire collective des gens, c'est ainsi que ma vie s'est diluée dans la légende et l'image d'Épinal⁽⁹⁾. Mais vous, vous savez la vérité. Alors si l'on vous pose un jour l'assassine question : « Qui a cassé le vase de Soissons ? », n'hésitez pas à répondre : « Personne », ou mieux encore : « Des historiens. »





II

LE GRAND SAINT ÉLOI



EN CE MOIS de janvier 1790, le bon peuple de Paris savourait une liberté de parole toute nouvelle. Partout, dans les maisons, les jardins, les magasins, dans les cafés et les clubs, il parlait politique, n'hésitant plus à donner son avis sur tout, ou sur rien. Il faut dire qu'il y avait de multiples sujets de discussion. Depuis moins d'un an, l'Histoire de la France semblait s'être accélérée : la Bastille avait été enlevée et démolie, les privilèges abolis, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen adoptée, la famille royale ramenée de force par les Parisiennes de Versailles aux Tuileries.



Après une dure journée de labeur, monsieur Frisonet(10), barbier de son état, quitta son échoppe, non loin de la Place-Royale, et traversa la rue pour s'engouffrer dans la taverne *La Cocarde tricolore*(11). La petite salle voûtée où il avait ses habitudes était bondée. Monsieur Frisonet remarqua l'une de ses connaissances, attablée au fond de la pièce, qui lui faisait signe de le rejoindre, en désignant un tabouret vide. C'était le dénommé « Plume ». Ce surnom lui venait de sa profession : il était écrivain public. Faute de connaître le succès avec ses pamphlets(12) et ses œuvres théâtrales, il tournait à la demande lettres administratives ou billets doux. Sa table, toujours couverte de papiers maintenus par un encrier, un gobelet et un pichet de vin, ressemblait à un grand livre ouvert.

— Salut citoyen ! lança monsieur Frisonet. Qu'écris-tu là ?

— Je mets la dernière main à une chanson. Tenez ! fit Plume.



Il lui tendit un feuillet sur lequel étaient couchées des notes et des paroles. Monsieur Frisonet plissa les yeux, tentant d'en déchiffrer les minuscules pattes de mouche.

— C'est que..., finit-il par dire, je n'ai pas mes lorgnons, et... je connais mal les annotations musicales.

Plume lui reprit la feuille des mains, débarrassa sa table avant d'y monter dessus. Puis, battant la mesure d'un doigt, il entonna sur un vieil air de chasse :

*Le bon roi Dagobert
A mis sa culotte à l'envers.
Le grand saint Éloi
Lui dit : « Ô mon roi... »*

Toute la clientèle de la *Cocarde tricolore* écouta le chanteur en terminer avec son premier couplet, puis enchaîner un autre et un autre encore. Pas moins de quatorze en tout(13).



Et, tandis qu'une salve d'applaudissements accueillait la fin de la chanson, une voix s'éleva dans l'assemblée :

— Tu sais à qui elle m'fait penser ta chanson, Plume ? À notre roi Louis XVI. Avec sa culotte à l'envers et sa perruque de travers, l'est aussi benêt que le personnage que t'as inventé !

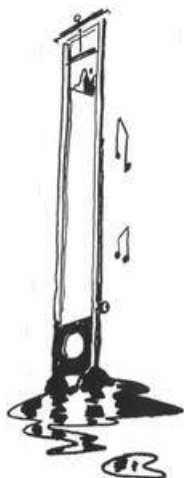
— Un incapable et un couard(14), aussi ! renchérit un boutiquier. Nos commères ne l'ont-elles pas ramené par la peau des fesses ?

Les clients rirent à gorge déployée au souvenir de cette mémorable journée.

— Tout juste, citoyens ! répondit Plume. Mon but était bien de railler Louis l'apathique. Cependant, sachez que Dagobert a réellement existé, il y a onze siècles de cela. C'était un des rois fainéants(15) !

— Éloi a vraiment été son conseiller ? questionna Frisonet.

— Pour sûr, mais avant de devenir un proche du roi, il a commencé au bas de l'échelle.



La nouvelle les stupéfia tous. Plume, toujours juché sur sa table, considéra son public de fortune.

— Eh oui, citoyens ! s'exclama-t-il, comme nous, Éloi appartenait au peuple.

Voici son histoire !

« Enfant, Éloi faisait l'admiration de ses parents, un couple de paysans libres. Son habileté manuelle était, paraît-il, extraordinaire. Un matin, Eucher, son père, qui plaçait en lui de grandes espérances, le prit affectueusement par le cou :

— Mon fils, il te faut apprendre un métier... Les arts décoratifs ! Voilà où ton talent ferait merveille !... Sais-tu qu'un orfèvre s'attire facilement les bonnes grâces des puissants de ce monde ? Les rois, les princes, les comtes et les prélats adorent s'entourer de choses de prix.

Le lendemain, le père et le fils s'en allèrent à la ville rencontrer l'orfèvre Abbon, par ailleurs directeur de l'atelier monétaire. Ce dernier accepta de prendre le jeune homme en apprentissage.

Des années durant, Éloi ne ménagea pas sa peine. Il trima dur, apprenant l'art de l'orfèvrerie. Et, un jour, l'élève dépassa le maître. D'autres en auraient pris ombrage, pas Abbon. Bien au contraire, il le recommanda au trésorier de Clotaire II, le père du futur roi Dagobert. Ce dernier désirait justement un trône recouvert d'or pour y poser son auguste postérieur. La commande échet donc au jeune surdoué auquel le trésorier procura une petite quantité d'or.

Une fois dans son atelier, Éloi commença par attiser le feu de la forge. Ensuite, il choisit avec soin ses outils et ses matériaux. Puis, il s'assit à son établi, ouvrit son livre de prières et médita les Saintes Écritures afin que Dieu lui inspirât une belle œuvre. C'était ainsi que lui venaient toutes ses idées... »

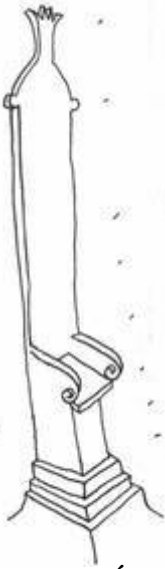
— Moi, c'est plutôt dans le vin que je trouve mon inspiration, ricana

l'un des clients.

— Bon, je peux continuer ? demanda Plume en fusillant du regard l'importun.

Sans attendre de réponse, il poursuivit son récit :

« Lorsque le projet prit forme dans son esprit, Éloi passa à sa réalisation. Ses gestes précis, mille fois répétés, façonnèrent le plus magnifique des trônes jamais réalisé par un artisan. Finement ouvragé et doré à l'or fin, il brillait de mille feux. Une perfection ! De plus, Éloi avait si bien su doser la proportion d'or qu'il lui en restait assez pour en faire une copie en tous points semblable. Ce furent donc deux sièges qu'Éloi livra au palais. Les serviteurs suèrent à grosses gouttes en transportant les lourds colis, recouverts de toile grossière. En attendant son souverain, Éloi demanda que l'on cachât le second trône dans un recoin sombre de la salle d'audience, afin de ménager la surprise.



Clotaire II ne tarda pas.

— Jeune Éloi, montre-nous donc ta réalisation, demanda-t-il.

Dans un geste plein d'emphase, qui tenait à la fois du magicien et du courtisan, Éloi dévoila son premier chef-d'œuvre. Le roi, pourtant habitué à vivre dans le luxe, n'en revint pas. Il resta bouche bée, les bras pantelants, devant cette splendeur. Quand enfin il se fut ressaisi, Clotaire tourna autour du siège, en examina tous les contours. Il s'assit à croupetons, cherchant en vain le moindre défaut.

— Parfait ! Vraiment parfait ! Je vais te récompenser.

— Hum hum, fit Éloi. Votre Majesté...

Clotaire se retourna vers le jeune artisan.

Au même instant, deux serviteurs portèrent le second trône dans la lumière du jour.

— ... Il me restait un peu d'or, lui apprit Éloi. Pour ne pas le gaspiller, j'ai fait ce second siège. Gratuitement, bien entendu.

Les yeux du monarque étincelèrent.

— Tu me plais, lança-t-il. Non seulement tu es doué mais en plus honnête. C'est rare de nos jours. La plupart de tes confrères auraient conservé l'or sans rien dire. C'est d'hommes comme toi, avisés et intègres, dont j'ai besoin. Tu seras mon orfèvre !

Ainsi, Éloi entra à la cour. Sa carrière ne faisait que commencer : il monta rapidement en grade, fut nommé grand monétaire⁽¹⁶⁾ du roi Clotaire. Bien des années plus tard, son fils et successeur, Dagobert, le garda à son service. Au fil du temps, Éloi remplit, outre ses fonctions d'orfèvre et de monétaire, celle de conseiller privé du roi. Le nouveau souverain des Francs ne prit plus une décision importante sans avoir son avis. »

— Une belle réussite ! commenta Frisonet.

— Oh, vous ne savez pas tout ! Éloi fut aussi, à sa manière, un sacré révolutionnaire.

— Comment cela ?

— Eh bien, ses activités étaient lucratives. Et avec l'argent qu'il gagnait, il fit le bien autour de lui. Il était scandalisé par l'esclavage, mais il savait que, malgré son influence auprès de Dagobert, il ne parviendrait pas à le faire abolir. Les mentalités de l'époque n'étaient pas encore prêtes ! Alors, il se rendait dans les marchés et se portait acquéreur des malheureux esclaves qu'il affranchissait⁽¹⁷⁾.

— Vive saint... j'veux dire le citoyen Éloi ! entendit-on dans la salle.

— Au fait, cette chanson, comment l'as-tu intitulée ? s'enquit le tavernier.

— Que diriez-vous du *Bon Roi Dagobert*, tout simplement !

À la fermeture de l'établissement, tard dans la nuit, les clients rentrèrent chez eux en fredonnant *Le Bon Roi Dagobert*. Les jours suivants, la chanson fit le tour de Paris, rencontrant le vif succès qu'avait tant recherché Plume. Au fil du temps, celui-ci ne s'est jamais démenti ; cette chanson satirique est même devenue un tube pour enfants, perpétuant le souvenir, certes un peu déformé, de Dagobert et du grand saint Éloi.





III

UN CADEAU DE POIDS



Charles(18), roi des Francs et empereur des Romains, n'a pas vraiment la tête au travail. Il jette un œil distrait sur le parchemin qu'un de ses secrétaires vient de lui présenter. Une main habile y a dessiné la carte des possessions impériales. Du royaume hérité de son père, Pépin le Bref, Charles a fait un vaste empire, courant des Pyrénées jusqu'aux confins de la Saxe, du nord de l'Italie au Danube et à l'Elbe. Ces territoires, il a fallu les conquérir de haute lutte et, souvent, en payer le prix fort. Mais le voilà bien récompensé de ses peines puisqu'il est devenu le prince le plus puissant d'Occident.

— Bon travail, dit-il en rendant le parchemin.

Pour la énième fois, Charles se lève de son trône, se dirige à grands pas vers une fenêtre, et regarde à l'extérieur. Il bat la semelle un instant, avant de retourner sur son siège, l'air absent. « Décidément, l'empereur ne tient pas en place aujourd'hui », constate le secrétaire en s'éloignant, le rouleau de parchemin sous le bras. Le fonctionnaire sait la raison de cette agitation. Tôt ce matin, un messenger a annoncé l'arrivée imminente du Juif Isaac, de retour de Perse, avec le cadeau d'Haroun al-Rachid, calife de Bagdad(19). Depuis, l'empereur trépigne d'excitation et d'impatience. Quoi de plus normal si ce cadeau accapare toutes ses pensées ? Personne n'a jamais vu ni reçu un pareil présent !

D'ailleurs, tout le palais d'Aix-la-Chapelle(20) en parle. C'est peu dire

que les langues vont bon train ; rien d'autre que des on-dit. Et que dit-on ? On prétend que le cadeau du calife est plus haut qu'une colline, qu'il avoisinerait les deux cent vingt ans. On raconte que son nez a la forme d'un serpent mais qu'il ne pique pas. On affirme qu'il a deux immenses dents recourbées vers le haut, et aussi que ses pattes n'ont pas d'articulation.

Les cors retentissent. « Le cadeau arrive enfin ! »

Tout ce que le palais compte d'hommes et de femmes – hauts dignitaires, nobles courtisans, clercs et fonctionnaires royaux, soldats, petites gens et même les esclaves – se penche aux fenêtres, se perche aux balcons, s'accoude aux balustrades, ou rejoint les abords de la route, formant de véritables palissades humaines. Les retardataires n'ont d'autre choix que de sautiller sans fin pour s'affranchir de l'imposante barrière de nuques.



En une lente procession, rythmée par la musique militaire, apparaissent des cavaliers sur leur coursier caparaçonné. Mais les gens dédaignent ces fiers guerriers vêtus de cotte de mailles entrelacées. Ils ignorent aussi l'ambassadeur de Charles, le Juif Isaac, un frêle petit homme au teint bistre. Leurs yeux sont rivés sur une seule haute silhouette. Celle du cadeau. En ce jour historique du mois de juillet 802, un pachyderme, drapé dans des couleurs chatoyantes, s'avance avec la dignité solennelle d'un pape. Sa trompe oscille lentement de droite à gauche, puis se lève. Un long barrissement monte dans les airs. On dirait que l'animal trompette la nouvelle de son arrivée. Les enfants apeurés s'accrochent à leurs parents, les épouses craintives se serrent contre leurs maris, guère plus rassurés.

L'empereur a fait une entorse au protocole qui veut que le souverain reçoive ses hôtes dans la majestueuse salle du trône. Charles est simplement venu au-devant d'Isaac, entouré de ses fidèles conseillers. Il est escorté par les robustes soldats de sa garde personnelle, lance dans la main droite, bouclier rond à la main gauche. Avec ses neuf pieds de haut(21), Charles les dépasse d'une bonne tête, donnant une impression de force tranquille. Son vêtement tissé d'or ne parvient pas à dissimuler son puissant cou de taureau et sa carrure d'athlète. Il porte ses cheveux blancs coupés court, enserrés par le brillant halo d'un diadème de pierreries. Ses courtes moustaches(22) tombantes soulignent des lèvres charnues, gourmandes, et un menton volontaire. Son nez très droit est plus long que la moyenne. Son regard clair

semble vous sonder quand il se pose sur vous. À cinquante-cinq ans, c'est à peine si l'on peut entrevoir un léger empâtement de ses nobles traits.

— Bienvenue ! lance-t-il, débonnaire.

Isaac s'incline en une révérence pleine de grâce.

— À Charles, Empereur, César, Auguste, très invaincu roi des Francs, recteur de l'Empire romain(23), salutations !

Charles relève son ambassadeur.

— Voici le présent d'Haroun al-Rachid, calife de Bagdad, continue Isaac en désignant l'éléphant.

Plus que jamais, les regards sont fixés sur l'éléphant qui, obéissant à son cornac, vient de s'agenouiller devant Charles.

— Il se nomme Abul Abbas, déclare Isaac. C'est un mâle magnifique. Le calife a pensé qu'il serait un pensionnaire de choix pour votre royale ménagerie(24).

Charles contemple longuement l'animal qui s'est relevé, lui flatte amicalement la trompe. Le long nez de l'animal renifle longuement le souverain des Francs.

— C'est un cadeau de poids ! Il rejoindra mon ours et mon lion. N'est-ce pas, Abul ?

En guise de réponse, l'animal barrit de contentement. Ce qui fait rire toute l'assemblée. Puis Charles invite Isaac à prendre un peu de repos avant le festin qu'une nuée de serviteurs apprêtent au même moment. Abul Abbas est conduit jusqu'à la ménagerie, un gigantesque parc clos, près du palais où l'attendent fourrage à volonté, ainsi qu'un immense abreuvoir.

À table ! À table ! Une partie de la nuit, on festoie. Ah ça, Charles sait recevoir ! Menalque, qui est chargé de superviser le service, se démène comme un beau diable. Il tape des mains, et les boulangers s'empressent de porter le pain aux convives. Il claque des doigts, et voilà les cuisiniers qui servent ces viandes rôties dont raffole l'empereur. Il hausse le sourcil, et les échansons présentent les cornes à boire remplies de vin cuit savoureux, de bière ou encore d'hydromel. Des concerts d'exclamations accueillent chaque nouveau plat. Pendant que les os rongés et les carcasses débarrassées de leur viande s'amoncellent en de petits tas aux pieds des tables, les conversations vont bon train, alimentées par les récits d'Isaac. Menton gras, doigts trempés dans la sauce, les convives se régalent de la nourriture comme du récit.



Isaac s'attarde sur les mille et une richesses de Bagdad qui ravalent la plus riche cité d'Occident au rang d'un village pouilleux. Il évoque ses rues où l'on doit marcher jusqu'à l'épuisement avant de se retrouver hors de l'enceinte tant la cité est vaste. Il décrit ses marchés où se vendent les marchandises acheminées depuis les quatre coins du monde ; sans oublier l'or à foison qui scintille sur les coupoles des mosquées et dans les palais. Puis il narre longuement le périlleux voyage de retour avec Abul Abbas. Il a fallu traverser la Méditerranée, débarquer à Porto-Venere⁽²⁵⁾, attendre de longs mois le printemps avant de franchir les Alpes. Le morceau de bravoure ! Pas une mince affaire, une véritable épopée ! Un exploit que seul a réalisé le Carthaginois Hannibal avec ses éléphants de combat, au III^e siècle avant Jésus-Christ. Pas le temps de flâner ou de s'émerveiller devant la beauté des paysages alpins, ses neiges éternelles et tutti quanti ! Un jour, une avalanche a bien failli les emporter. Souvent, ils ont emprunté des sentiers que même une mule hésiterait à prendre. Et ne croyez pas que ce fut plus simple une fois les hautes cimes laissées derrière eux ! À peine le pied posé sur un sol plus tendre, ils ont subi les attaques des brigands et des loups affamés. Heureusement, Abul Abbas a terrifié les premiers et piétiné les seconds, à moins que ce ne fût le contraire. Malheureusement, d'innocents paysans sont morts de frayeur à son passage !

Lorsque le banquet s'achève, Charles sait tout de l'odyssée d'Abul Abbas. Ah, comme il aurait voulu être à la place de son ambassadeur pour vivre un tel périple ! Mais lui-même n'a pas chômé pendant ce temps. Les affaires de l'empire l'ont accaparé.



L'aube commence à poindre quand Charles, les épaules couvertes d'un simple manteau de laine, referme derrière lui la porte de sa chambre à coucher qu'encadrent deux sentinelles, le menton relevé, le regard fixe et la pique bien droite. Comme un seul homme, ils font mine de bouger à la vue de leur seigneur.

— Pas la peine de m'accompagner, leur ordonne Charlemagne. Je vais juste prendre l'air.

Les gardes regardent s'éloigner l'empereur, en catimini. Charlemagne prend le chemin du jardin zoologique, à quelques centaines de pas du palais. Un concert de cris, de rugissements et de barrissements salue son entrée dans la ménagerie, une vaste zone arborée où les animaux déambulent en liberté. Bien imprudemment, Charlemagne s'approche d'Abul Abbas qui s'ébat joyeusement dans la poussière. À la vue de son visiteur, l'éléphant se relève avec une surprenante agilité pour un animal de ce poids. Charles avance d'un pas lent. Abul Abbas pousse un long et sinistre barrissement. Un autre pas. Il y a quelque chose d'inquiétant dans la façon dont l'animal secoue la tête de droite à gauche. Une certaine appréhension envahit Charles. Nouveau pas. Les yeux de l'éléphant roulent follement dans leur orbite. Soudain, il charge tête baissée, les défenses menaçantes. Impossible de l'éviter ! Déjà l'éléphant est sur lui ! Une sueur glacée trempe Charles jusqu'aux os. Il ferme les yeux, croyant sa dernière heure arrivée.



Rien ne se passe... La trompe d'Abul Abbas effleure son visage. Charles soulève lentement une paupière, puis l'autre, et pousse un soupir de soulagement. Aussi étrangement qu'il l'a attaqué, Abul s'est arrêté à quelques centimètres de lui. Charles remarque alors le reptile, un serpent d'une taille inhabituelle, à demi enfoncé dans la terre. Écrabouillé ! L'instinct animal d'Abul lui a sauvé la vie.

— Eh bien, mon vieil Abul, je te dois une fière chandelle ! soupire Charles en caressant le poitrail de l'éléphant.

Une solide amitié était née entre le plus grand des rois et le plus puissant des animaux ! Elle n'allait jamais se démentir(26).





IV

SUR LES PAS DU CONQUÉRANT

EN CE DÉBUT d'année 1804, deux hommes arpentaient les couloirs du Louvre, nouvellement transformé en musée. Celui qui menait le pas s'appelait Napoléon Bonaparte. Il portait l'habit rouge à broderies d'or du Premier consul, le chef de l'État français. L'autre était son fidèle mameluk, Roustan⁽²⁷⁾.

— Mais mon général, qu'est-ce qui vous fait courir ainsi ? demanda Roustan.

Le Premier consul qui regardait les murs couverts d'œuvres d'art, tantôt à droite, tantôt à gauche, s'arrêta soudain.

— As-tu vu ceci ! s'exclama Bonaparte, en désignant une tapisserie historiée très ancienne, longue de plusieurs dizaines de mètres, mais seulement large d'une cinquantaine de centimètres.



Roustan s'approcha, examina une succession de tableaux exécutés à partir de fils de laine de différentes couleurs : du rouge, plusieurs tons de jaune, de bleu et de vert. On y voyait des scènes de pourparlers dans un palais, des préparatifs de guerre, une traversée maritime et, enfin, un champ de bataille. Cela ne fit ni chaud ni froid au mameluk.

— Sauf votre respect, ce n'est qu'une vieillerie parmi tant d'autres.

— Bien plus, mon brave Roustan, intervint Bonaparte, bien plus ! C'est la tapisserie de la reine Mathilde(28), l'épouse du duc de Normandie, Guillaume le Conquérant. Elle y raconte comment son mari gagna son surnom en envahissant l'Angleterre en 1066.

— Nous y voilà ! fit Roustan. Maintenant, je comprends mieux l'intérêt que mon général porte à cette bande de toile. Toujours ce rêve d'invasion que vous caressez depuis des années !



C'était vrai que cette idée l'obsédait, comme elle avait turlupiné tous les généraux de la Révolution française, mais la réflexion de son garde du corps blessa Bonaparte.

— Ce n'est pas une chimère mais une réalité ! Les milliers d'hommes cantonnés à Boulogne, les centaines de navires construits sur mon ordre dans toute la France prendront prochainement la mer. Nous passerons la Manche, nous débarquerons en Angleterre. Bientôt, je marcherai dans les pas de Guillaume le Conquérant ! Je vaincrai le plus mortel ennemi de la France et de sa Révolution... Et surtout, je serai l'égal des rois, ajouta-t-il en son for intérieur.



Roustan regarda le Premier consul, admiratif. « Ce diable de petit homme, âgé de trente-quatre ans, maigre comme un coucou, au teint olivâtre, en est bien capable, se dit-il. N'a-t-il pas traversé le pont d'Arcole sous un déluge de mitraille, et franchi les Alpes en hiver ? De la graine de Conquérant ! Les Anglais n'ont qu'à bien se tenir ! »

Le Premier consul s'était tu. Il avait le regard fixé sur la tapisserie. Un sourire béat apparut sur son visage. Bonaparte s'imaginait sous les traits du duc de Normandie. Imperceptiblement, la réalité alentour perdit toute consistance. Les murs du Louvre s'effilochèrent pareils à la brume matinale chassée par le vent, et la silhouette de Roustan s'estompa. Une lumière vive surgie de nulle part aveugla le Premier consul. Il cligna des yeux.



Lorsqu'il recouvra la vue, les lieux n'avaient plus rien de familier. Bonaparte était assis sur un trône de fils colorés aux accoudoirs en forme de griffons(29), dans un palais stylisé en points de tige et de couchage(30). Des personnages de laine habillés à la mode médiévale l'entouraient. Bonaparte les détailla fil à fil, puis se considéra de la tête jusqu'aux pieds. Il regarda ses mains et ses cheveux laineux, observa les couleurs vives de ses vêtements, puis son épée. Fantastique ! Il était devenu semblable aux êtres brodés de la tapisserie.

Bonaparte entendit un homme qui l'appelait « duc Guillaume ». Il comprit alors qu'il venait de prendre l'apparence du Conquérant. L'étrangeté de la situation le troubla. Au prix d'un gros effort, il s'obligea à écouter les paroles de son interlocuteur.

— Un grand malheur est advenu ! Le seigneur Harold, earl(31) de Wessex, que le roi Édouard d'Angleterre vous envoyait en ambassade a été capturé par l'un de vos vassaux(32), le comte de Ponthieu. Un vent mauvais a jeté son navire sur ses terres. Et le comte réclame une forte rançon en échange des naufragés.



Bonaparte, qui est devenu Guillaume, se doit de réagir vite. Il dépêche aussitôt deux fidèles compagnons avec un ultimatum : « Pas de rançon mais la guerre si Harold n'est pas libéré sur-le-champ. » Aussitôt dit, aussitôt fait, car le temps des hommes n'existe pas dans le monde de la tapisserie. Chaque nouvel épisode s'enchaîne simplement au précédent, en accéléré. Deux cavaliers gagnent au triple galop la terre de Ponthieu, au nord du duché de Normandie. Son seigneur n'a pas d'autre choix que de se soumettre. Une fois libre, Harold s'acquitte de sa mission diplomatique auprès de Guillaume :

— Messire, mille grâces vous soient rendues pour m'avoir délivré. Mon roi, votre parent(33), m'a chargé de vous dire qu'il vous désigne comme son héritier puisque Dieu ne lui a pas accordé de descendance mâle. À l'heure de sa mort vous deviendrez le souverain d'Angleterre. Moi-même, je jure sur les reliques(34) de vous rester fidèle jusqu'à la fin de mes jours.



Le temps s'écoule vite dans la tapisserie. Six scènes plus tard, alors qu'Edouard est porté en terre, Harold s'empresse de se faire couronner. Trahison ! Guillaume enrage à la nouvelle de cette félonie. Il veut en découdre au plus vite. Il bat le rappel de ses troupes, invite tous ceux qui voudraient se joindre à l'aventure. Nombreux sont les Normands, mais aussi les jeunes nobles de France, les Bretons, les gens du Maine, de Calabre, de Sicile et de Pouille. Sept mille valeureux combattants !

Sur ordre ducal, partout en Normandie, des arbres sont abattus, puis débités en planches à grands coups de hache. Des artisans fabriquent des rames, des mâts, tandis que des charpentiers assemblent mille navires. En trois scènes, une puissante flotte est mise à l'eau, chargée à ras bord d'hommes, de chevaux et d'armes. En avant ! Les nautoniers⁽³⁵⁾ lèvent leur regard vers le ciel couleur de lin gris-brun. Un vent favorable gonfle les voiles rectangulaires à bandes d'or, fouette les visages cotonneux, agite les bannières. Guillaume rit à pleines dents. Les longs navires, bardés de boucliers, cinglent vers l'Angleterre.

— Terre ! terre ! lance à tout rompre la vigie.

Il est presque neuf heures du matin, le 29 septembre 1066, quand la flotte normande aperçoit dans le lointain le mince rivage d'Angleterre. La traversée de la Manche a été un jeu d'enfant ; le débarquement à Penvesey est tout aussi aisé : les chevaux sautent dans l'eau écumeuse, les marins tirent les bateaux sur le sable. Il fait beau, et aucun ennemi ne se montre. Débordant d'énergie, Guillaume donne ses ordres aux

éclaireurs qui partent en reconnaissance dans les terres avoisinantes, aux terrassiers qui préparent un premier camp retranché, aux fourragers qu'il charge de trouver des vivres en grand nombre car Guillaume veut aussi offrir un festin à son armée. Les voilà, maraudant dans la contrée, en train d'attraper moutons, bœufs et porcs dans les fermes anglaises. À leur retour, les tables sont dressées, souvent de simples boucliers retournés et posés sur des tréteaux. Après ce banquet improvisé, suivi d'une nuit passée sur la plage, l'armée se remet en route. Direction les environs de la cité d'Hastings. L'heure de la bataille approche.

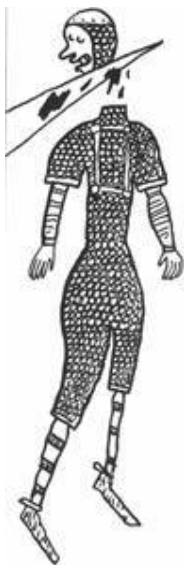
Le 14 octobre 1066(36) – deux semaines ont passé dans le monde réel, à peine quelques scènes de la tapisserie –, les deux ost(37) se font enfin face, se jaugeant. Fort prudemment, Harold a concentré son armée sur une hauteur, en bordure de forêt, tandis que Guillaume a déployé sa chevalerie dans la plaine. Le duc se hisse sur son destrier.

Les trompes retentissent. Des milliers de traits noircissent le ciel. Aux flèches normandes répondent aussitôt une grêle de pierres et de javelots anglo-saxons(38). Le duc Guillaume donne alors le signal de la charge :

— Sus à l'ennemi !

Des centaines de gorges hurlent leur cri de guerre. La plaine défile sous les chevaux. Le martèlement de leurs sabots roule comme le tonnerre. Les lances s'abaissent au fur et à mesure que les chevaliers approchent de leurs adversaires. Enfin, la marée mugissante des lanciers déferle sur l'armée ennemie, un rempart de boucliers et de haches. Le choc est terrible, la mêlée inextricable, le combat acharné. Beaucoup d'hommes, de part et d'autre, trouvent la mort dans ce premier échange.

Un instant, l'armée d'invasion se disloque, puis tourne bride, dans le plus grand des désordres. Une rumeur, terrible, la parcourt comme un long frisson : « Le duc est tombé au combat ! Fuyons, tout est perdu ! »



Mais Guillaume est bien vivant. Du haut de sa selle, le duc voit une partie de son armée se débander. Il se précipite au-devant des fuyards, se dresse sur ses étriers, et promptement relève son casque afin que tous puissent voir son visage.

— Reprenez courage ! les admoneste-t-il. Ayez confiance, aujourd'hui, je me sens invincible !

Derechef, les chevaliers retournent dans la bataille à la suite de leur seigneur, redoublant de vigueur, plus obstinés que jamais à vaincre l'ennemi. Un nouveau tourbillon d'acier s'abat sur les Saxons qui rendent coups pour coups. Les morts des deux armées s'amoncellent aux pieds des combattants : personne ne veut céder un pouce de terrain ! La victoire hésite encore à choisir son camp lorsque Harold porte les deux mains à son visage avant de s'écrouler sans vie, l'œil droit transpercé par une flèche. Leur chef mort, les Saxons fléchissent puis battent en retraite. Guillaume peut crier victoire !



À l'instant du triomphe, Guillaume ressent une énorme attraction. Brusquement, le voilà comme aspiré hors de la tapisserie de Bayeux. Une voix inquiète vient d'arracher Bonaparte à sa rêverie de conquête.

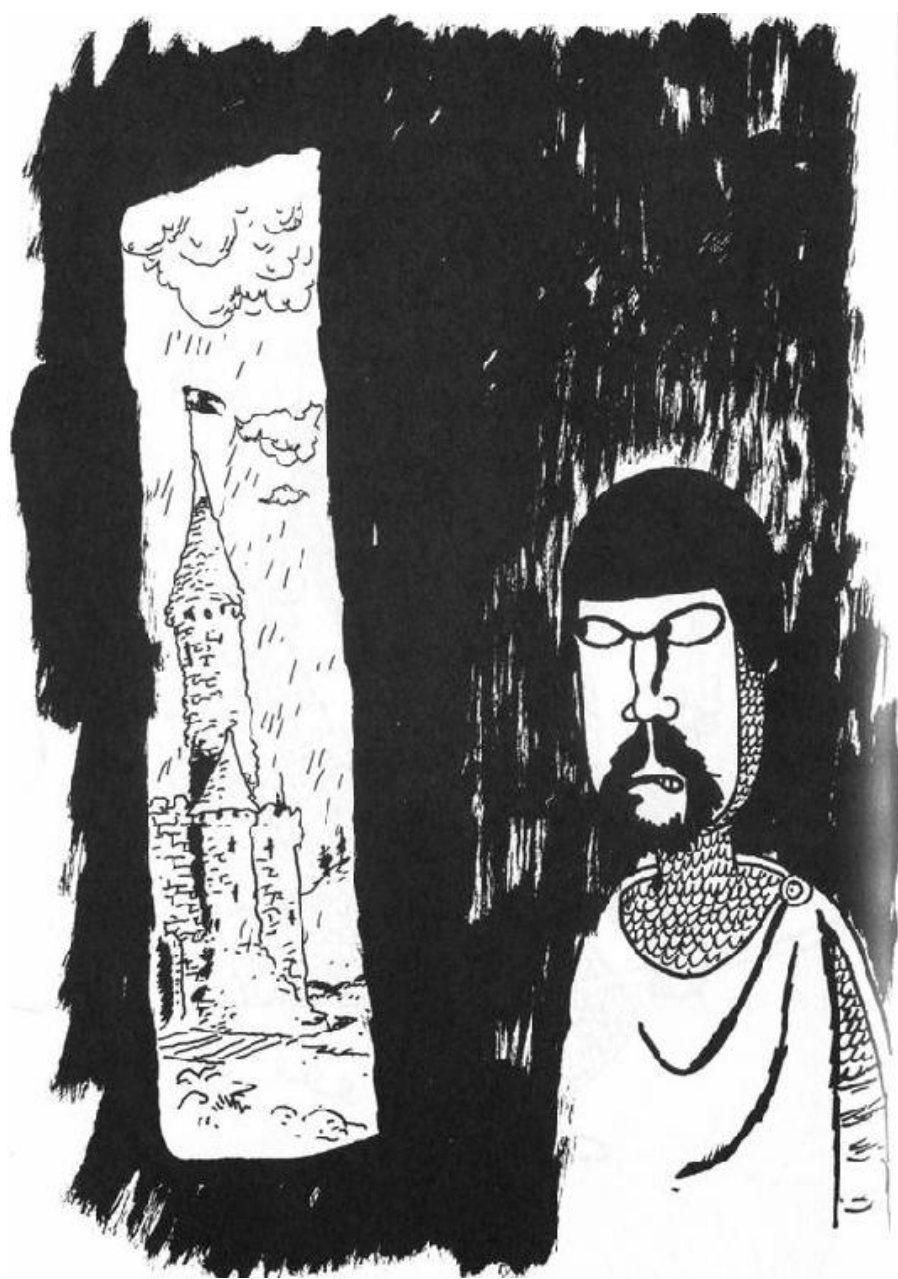
— Mon général, mon général, répondez-moi à la fin !

Bonaparte regarda autour de lui les murs du Louvre, les œuvres d'art et le fidèle Roustan. Il était de retour dans la réalité, les yeux encore brillants du songe éveillé qu'il venait de faire.

— Ah ! mon bon Roustan, t'ai-je déjà dit qu'il me suffirait *de trois jours et de circonstances un peu favorisantes pour me rendre maître de Londres*⁽³⁹⁾. Je marcherai bientôt sur les traces de Guillaume le Conquérant. L'Histoire se répétera.

En vérité, Bonaparte ne mit jamais son projet à exécution. Et personne, depuis Guillaume le Conquérant, n'est parvenu à envahir l'Angleterre à l'exception de... quelques milliers de touristes pacifiques qui profitent du tunnel sous la Manche. Décidément, les choses ont bien changé !





V

URGENT, RECHERCHE HÉROS !

ÉTIENNE I^{ER} était d'humeur aussi maussade que le temps. Le nouveau souverain d'Angleterre regardait par la meurtrière(40) qui perçait ses appartements le rectangle de paysage noyé de pluie. Un temps typiquement anglais couvrait la campagne française. Sa couronne, son manteau d'apparat avaient été négligemment jetés sur la courteline d'hermine du monumental lit. Étienne n'avait pas desserré les dents depuis le banquet donné en son honneur par le roi de France, Louis VI, qu'on appelait le Gros(41) à cause de sa corpulence, le Batailleur parce qu'il avait beaucoup combattu, ou encore Louis-qui-ne-dort car il passait pour infatigable.

Le roi Étienne poussa un long soupir – Ah, comme il regrettait d'avoir accepté l'invitation ! –, puis se retourna vers l'homme qui se tenait en retrait, silencieux dans la pénombre. Son cousin Robert, comte de Gloucester.

— Quelle corvée ! lança le roi à son parent.

Le cri venait du fond du cœur.

— As-tu remarqué comment ce gros fat de Louis se gonflait d'importance chaque fois qu'il évoquait Charlemagne qui fut jadis roi de France ?

Robert opina du chef, sans mot dire.

— Charlemagne par-ci, Charlemagne par-là. Louis n'a pas cessé de nous en rebattre les oreilles ! fulminait le roi.

Cette colère, réfrénée à grand-peine, n'était que pure jalousie. En effet, naguère, les rois aimaient à évoquer un glorieux aîné comme modèle. Mythique, réel, de même sang, peu importait ! Pourvu qu'il fût prestigieux et vénérable.

Or, la famille d'Étienne ne possédait pas de héros dont la réputation puisse égaler l'immense prestige de Charlemagne. Et le roi Louis, d'un air faussement ingénu, n'avait pas manqué de le lui rappeler au moment des entremets(42).

Après un court silence, Étienne reprit de plus belle, en proie à une extrême agitation. Il avait perdu son flegme tout britannique.

— Cousin, il nous faut un héros ! Un héros à faire pâlir d'envie le roi de France !

Robert de Gloucester, passionné d'histoire, amateur de belles lettres, trouva l'idée intéressante et se proposa de mener à bien les recherches.

— C'est urgent ! Fais pour le mieux, lui avait dit le roi Étienne.



De fait, dès son retour en Angleterre, Robert de Gloucester se présenta au collège Saint-George d'Oxford où, pensait-il, on ne manquerait pas de le guider dans ses recherches. Gautier, le directeur de l'établissement, lui demanda de le suivre jusqu'à la bibliothèque.

— Je vais présenter à Votre Seigneurie l'un de nos clercs(43) : Geoffroy de Monmouth, notre plus brillant enseignant ; un vrai puits de science. Il pourra satisfaire votre requête.

Gautier ouvrit la porte de la bibliothèque. Les rayons du soleil éclairaient vivement la pièce aux senteurs d'encre et de vieux parchemin. Une seule personne y travaillait : le dénommé Geoffroy. Il feuilletait avec d'infinies précautions un antique manuscrit posé à plat sur un lutrin, et dont la couverture menaçait de tomber en poussière. Le livre monopolisait toute son attention si bien qu'il ne les entendit pas approcher.

— Hum, hum, hum ! toussota Gautier.

Geoffroy leva les yeux de sa page.

— Je vous présente le comte de Gloucester. Ce seigneur a besoin de vos services.



Geoffroy réfléchissait à ce qu'on venait de lui demander : trouver un héros qui puisse rivaliser avec Charlemagne. Tandis qu'il se concentrait, sa main droite ébouriffait machinalement la couronne que faisaient ses cheveux autour de la tonsure. « Pas facile, se dit Geoffroy, hormis ceux de l'Antiquité, aucun héros n'arrive à la cheville du grand Charles. Mais Hercule, Romulus ou Achille(44) ne sont pas originaires d'Angleterre ! »



Tout à coup, le visage de Geoffroy s'anima. Le clerc bondit vers une grande armoire aux portes entrebâillées, dans laquelle des dizaines de manuscrits étaient rangés à plat. Ses doigts coururent fébrilement sur les couvertures des ouvrages et en tirèrent un gros volume. Il revint vers ses visiteurs en le compulsant.

— Eurêka ! lâcha-t-il enfin. Je tiens votre héros ! Arthur ! Un roitelet du VI^e siècle, quand notre pays s'appelait encore la Bretagne.

— Jamais entendu parler ! s'exclama le comte. J'aurais préféré quelqu'un de plus... célèbre.

— Des chroniques le mentionnent, ainsi que les contes oraux des Gallois. Et puis, à nous de lui bâtir une réputation, à partir des bribes que nous connaissons de lui. Créons un héros selon votre désir ! Nous en ferons le plus grand roi que la terre ait porté !

Le projet séduisit Robert de Gloucester. À cette époque, l'histoire s'accommodait fort bien de la légende.

— C'est une excellente idée ! fit le comte. Mettez-vous immédiatement au travail.

— Avant, il me faut collationner puis relire deux ou trois documents.



Au bout d'une heure, Geoffroy posa sur une table un rouleau de parchemin et deux manuscrits. Il paraissait satisfait.

— Voilà, nous avons tout ce qu'il nous faut. Commençons l'histoire du roi Arthur !

Robert questionna aussitôt le clerc sur la naissance d'Arthur.

— On n'en sait pas grand-chose, remarqua Geoffroy. J'ai là une liste généalogique galloise. Il serait le fils d'un roi : Petr ou Uter. Les lettres sont mal formées... je n'arrive pas bien à les lire. Bon, on va dire Uter ! Uterpendragon, cela sonne plutôt bien.

— Pourquoi Uterpendragon ?



Geoffroy improvisa une explication :

— Parce qu'un jour, il a vu une étoile filante. Une énorme boule de feu en forme de dragon. Depuis, le dragon est devenu son emblème.

— Comment a-t-il eu Arthur ? interrogea Robert de Gloucester.

Geoffroy réfléchit à voix haute :

— Un si grand héros ne doit pas naître tel le commun des mortels...

Ses yeux brillèrent.

— J'ai trouvé ! Arthur fut conçu par magie !

— Uter était donc sorcier ? s'inquiéta Robert.

— Non, mais son fidèle conseiller, Merlin, savait de terribles formules magiques. On le disait prophète. Mais écoutez plutôt !

Geoffroy s'éclaircit la voix.

— Il advint, à l'occasion d'une fête somptueuse donnée dans son palais, qu'Uter s'éprit de l'épouse du roi de Cornouailles, l'un de ses invités. Elle se nommait Ingerne, et elle était plus belle qu'une fée. Toute la journée, Uter lui fit une cour éhontée, l'invitant à chaque nouvelle danse. Vous pouvez vous imaginer la réaction de l'époux quand il s'aperçut du manège d'Uter. Il entra dans une folle colère, le ton monta rapidement entre les deux hommes, jusqu'à la déclaration de guerre. Le roi de Cornouailles – que j'appellerai Gorlois – emmena sa femme dans le puissant château de Tintagel où il l'enferma à double tour, puis il se rendit à Dimilioc, la plus petite de ses forteresses, et s'y barricada.



En stratège, Robert de Gloucester protesta :

— Voyons, c'est absurde ! En se séparant de son épouse, le roi de Cornouailles laissait la voie libre à Uterpendragon.

— Mais pas du tout ! rétorqua Geoffroy. Ainsi que l'espérait Gorlois, le désir de combattre chez un guerrier tel qu'Uter était plus fort que son amour pour Ingerne. Un temps, Uter oublia la reine de Cornouailles pour se précipiter à l'assaut de Dimilioc.

— Voilà qui est bien pensé, commenta Robert.

— Même particulièrement ingénieux, renchérit Gautier.



Les deux hommes pressèrent Geoffroy de poursuivre son récit. Le visage dans les mains, les coudes sur la table, ils étaient captivés par l'histoire que Geoffroy inventait. Le conteur semblait maintenant ne plus hésiter : les noms, les actions, les lieux lui venaient comme l'eau coule de source.

— Malgré l'utilisation de catapultes et les assauts répétés, le siège s'éternisait. Le souvenir d'Interne vint hanter à nouveau les nuits du roi Uter. Désespéré, ce dernier appela son conseiller à la rescousse : « Merlin, ô Merlin, n'as-tu point de remède à mon mal d'aimer ? » Au moyen de philtres et de formules, le magicien fit Uter à la ressemblance de Gorlois. Le roi chevaucha alors jusqu'au château de Tintagel où Ingerne l'accueillit à bras ouverts, croyant retrouver son cher mari. Ainsi fut conçu Arthur, par la magie et la ruse.

— Magnifique ! s'écria Robert. Parle-moi maintenant du règne d'Arthur.

— Il a repoussé les invasions saxonnes – là je n'invente rien ; c'est écrit dans une vieille chronique –, et pacifié la Bretagne qu'il gouvernera vingt-six années en souverain juste et sage.

— Un bon monarque, intervint Robert.

— Un conquérant aussi ! Il a soumis l'Irlande, l'Islande, la Norvège, le Danemark, puis la Gaule. Même Rome tremblait à son nom.



Robert ne put s'empêcher de siffler son admiration.

— Sacré bonhomme, cet Arthur !

— Oh, ce n'est rien ! Attendez que je vous raconte comment il vainquit le géant(45) Ritho.

— Il en a tué un ?

— Pas un, plusieurs ! Il y eut d'abord Ritho qui mesurait dix pieds de haut(46), tout en dents et en muscles. Il provoquait en duel les rois pour s'emparer de leur barbe(47). Aucun n'avait pu survivre au combat singulier. Et, grâce à ses multiples victoires, le géant s'était fait avec le poil des rois un manteau de fourrure dont il était très fier.



Robert et Gautier étaient suspendus aux lèvres du conteur. Ils s'imaginaient sans peine le géant dans son long manteau de barbes.

— Par un beau matin, Ritho vint réclamer celle d'Arthur. Un morceau de choix, un morceau de roi. « Arthur, la barbe qui orne ton menton, il me la faut ! Coupe-la ! Tu t'éviteras bien des douleurs », hurla l'outrecuidant. Arthur sortit du château, Caliburnus(48) au poing. Cette épée redoutable, forgée dans l'île d'Avallon, vous tranchait du crâne à l'aine sans se soucier de votre armure. Il avait aussi empoigné Pridwen, son bouclier. L'image de sainte Marie, mère de Dieu, y était peinte dessus. Le combat s'engagea, terrifiant, titanesque. La massue du géant s'abattit ; Arthur para avec son bouclier. Le coup retentit des lieues à la ronde, assourdissant. Arthur s'élança sur son adversaire, bondit dans les airs, et frappa de taille(49). La tête de Ritho roula dans l'herbe.



À l'évocation de la victoire d'Arthur, les deux auditeurs applaudirent.

— Le second fut l'ogre du Mont-Saint-Michel, plus terrible encore, un ravisseur de pucelles(50) et un croqueur d'hommes. Il subit un sort identique, ajouta Geoffroy en passant le tranchant de sa main sur sa pomme d'Adam.

— Ouauh !... fit le comte, impressionné.

— Arthur se maria-t-il ? questionna Gautier.

— Oui, il a épousé la plus belle femme de son temps, la douce Guenièvre. Pour son bonheur et son malheur !

Gautier demanda des explications sur le sens de ces énigmatiques paroles.

— Ils filèrent le parfait amour des années durant, raconta Geoffroy. Malheureusement, le bonheur est éphémère ! Arthur marchait victorieusement sur Rome quand il apprit que son neveu Modred(51) avait, en son absence, séduit la reine, et s'était emparé du trône. Il regagna la Bretagne au plus vite. À l'annonce de son retour Guenièvre, honteuse, se cloîtra dans un couvent pour y expier son péché.

« Mais Modred leva des troupes. La bataille devint inévitable. Au plus fort du combat, cernés par les cris des mourants, l'oncle et le neveu s'affrontèrent. Les lames s'entrechoquèrent, perçant la peau, déchirant les entrailles. Modred s'effondra sans vie. Quant à Arthur, mortellement blessé, il fut transporté en Avallon. C'était en 542 après Jésus-Christ. Voilà, j'ai fini seigneur !

Il y eut un silence qui se prolongea, s'étira... avant d'être rompu par un Robert de Gloucester enthousiaste.

— Fantastique, merveilleux ! Consignez tout ceci par écrit. Je ne suis pas devin comme Merlin mais je gage que votre manuscrit aura un beau succès ! Mon cousin tient son héros, plus fabuleux, plus glorieux que Charlemagne. Je m'en vais de ce pas le prévenir.

Le comte, toujours accompagné par Gautier, allait prendre congé

quand il lui vint à l'esprit une ultime question.

— Comment allez-vous intituler votre œuvre ?

— *L'Historia Regum Britanniae*, l'Histoire des rois bretons, répondit le clerc.

Ce jour-là, Geoffroy ne savait pas qu'il donnait naissance à la plus célèbre des légendes du monde occidental.





VI

UNE REINE

DANS LES BAGAGES

« L'AMOUR... Ah ! l'amour... Ne m'en parlez plus ! Je bannirai jusqu'à son nom en mon royaume de France !... » tempêtait Louis VII le Jeune, planté là, sur le gaillard avant de la lourde nef qui le ramenait en Occident. Indifférent aux miroitements de la Méditerranée, aux dauphins qui escortaient son navire, il ressassait idées noires et souvenirs mêlés. En fait, plus il y réfléchissait, plus il se disait que l'amour l'avait rendu complètement idiot. L'abbé Suger, le fidèle conseiller de la famille royale, l'avait pourtant prévenu : « Folle tête que celui qui aime trop son épouse. » Que ne l'avait-il écouté !...

Voilà onze années qu'il était tombé sous le charme – et la coupe ! – d'Aliénor. Vers la fin avril 1137, des vassaux de Guillaume X, duc d'Aquitaine et de Poitou, s'étaient présentés au château de Béthisy-en-Valois. Ils venaient apprendre au roi de France, Louis VI, dit le Gros, la mort soudaine de leur seigneur et sa dernière volonté. Le duc avait souhaité que sa fille aînée, Aliénor, fût unie à l'héritier de la couronne de France.

Le roi, qui lui-même agonisait, annonça à son fiston, Louis – surnommé le Jeune pour le différencier de son père –, son intention de le marier au plus beau parti d'Occident.

— Ah fils ! Quelle chance inespérée ! Une jeune héritière cherche un prince de sang royal pour gouverner ses territoires.

— Mais père, je...

— À ma mort prochaine, tu seras un souverain puissant, et...

— Mais père...

— ... on dit qu'Aliénor est loin d'être un laidéron.

Il lui fit un clin d'œil plein de sous-entendus. Bien sûr, il n'y avait pas de discussion possible. En ces temps-là, les mariages royaux étaient des affaires d'État ; pas des affaires de cœur. On sauta sur l'occasion : juste le temps de régler les préparatifs, de choisir et d'emballer les cadeaux, puis d'effectuer le voyage en terres aquitaines.



Trois mois plus tard. Le vingt-cinquième jour de juillet, un dimanche pour être précis, le mariage fut célébré en grande pompe dans la cathédrale Saint-André de Bordeaux. Louis avait seize ans ; Aliénor quinze.

C'était la première fois qu'ils se rencontraient. Aliénor était arrivée dans le froufrou de sa longue robe, grande, mince, la taille bien faite. Sous un léger voile de lin, ses tresses couleur d'épis mûris au soleil encadraient l'ovale d'un beau visage encore un peu enfantin, une bouche carminée, ferme et bien dessinée, un nez droit mais pas pointu, de grands yeux rieurs à l'azur si limpide. Ébloui, Louis l'avait dévorée du regard. Le doux battement de ses cils lui avait mis la tête à l'envers, comme s'il s'était enivré. Jamais il ne s'était vraiment remis de ce coup de foudre !

« Toi, Louis le Jeune... veux-tu prendre pour épouse... »

Louis s'était empressé de répondre « Oïl ! ». Aliénor avait gazouillé un léger « Oc »⁽⁵²⁾.

Les cloches avaient carillonné à pleine volée.

Peu après le mariage, Louis VI le Gros s'était éteint. Le roi est mort !
Vive le roi ! Vive Louis le Septième !

Suivirent dix années d'un bonheur conjugal couronné par la naissance d'une fillette. Une félicité sans tache. Enfin presque. Il y eut bien quelques accrocs comme en vivent tous les couples. Scènes de ménage, vaisselle cassée et paroles douces-amères. Oh, de petits riens ! Il lui reprochait parfois sa frivolité ou son caractère de Méridionale ;

elle trouvait qu'il avait le tempérament austère d'un moine. Mais ces disputes n'allaient jamais bien loin, le roi finissant toujours par céder aux caprices de la reine. Aveuglé par sa beauté, il se faisait mener par le bout du nez.



Vous l'aurez compris : Louis était très, très amoureux, autant que le jour de ses noces. Mais ce que vous ne savez pas encore, c'est qu'il était aussi un peu, beaucoup, maladivement jaloux. Alors, lorsqu'il décida de partir en croisade⁽⁵³⁾ contre les Turcs – histoire de se laver de quelques péchés capitaux –, il eut l'idée d'emmener avec lui sa tendre Aliénor. Ce ne serait pas la première fois qu'une épouse suivrait son mari dans une telle expédition. D'autres l'avaient fait avant lui ! Aliénor était ravie. Enfin, elle allait voir cet Orient merveilleux que vantaient les voyageurs !

— Une reine... dans les bagages de la croisade ? Votre Majesté n'y pense pas ! s'écria l'un des conseillers du roi. Nous ne partons pas visiter vos propriétés !

Un seigneur, enthousiaste, lança :

— Puis-je inviter ma femme à se joindre à nous ?

Louis décida que la reine partirait, ainsi que toutes celles dont les maris ne pourraient se passer. Un point c'est tout ! Il était le roi, oui ou non ? L'idée d'emmener sa femme fit boule de neige. Sybille d'Anjou, Florine de Bourgogne, Faydide de Toulouse accompagneraient leur guerrier de mari.

Louis n'avait certainement pas pensé que ces dames s'encombreraient de leurs chambrières et de quelques menues affaires. Oh trois fois rien à les entendre ; juste un peu de confort ! Coffres à bijoux, à fards, à vêtements, à vaisselle, voiles et fourrures, courtépointes et tapis, tentures et tapisseries... De quoi remplir des dizaines et des dizaines de lourds chariots qui vinrent grossir l'arroi⁽⁵⁴⁾ déjà impressionnant. Plus d'un homme d'expérience restait perplexe devant une telle armada.

— Que de chariots ! râla tout bas un baron chargé de la logistique.

— Trop de monde à protéger ! marmonna un vieux templier, la main sur le pommeau de son épée.

— Que de bouches à nourrir ! grogna l'intendant.
— Trop, beaucoup trop de femmes pour une mission sacrée !
s'indigna un clerc.

Au triple galop, Louis passe en revue l'armée du Christ. Le vent gonfle l'oriflamme or et rouge(55), les bannières flottent, les bâches des chariots claquent, les chevaux piaffent d'impatience, les mulets braient. La piétaille des pèlerins, le bataillon des chambrières, des convoyeurs et des simples soldats, les chevaliers, les barons, les comtes, les princes et leurs épouses attendent le départ.

— Dieu le veut ! hurle le roi. Dieu le veut !

Au signal, le convoi s'ébranle lentement.

Des centaines de voix entonnent un refrain. Il est question des âmes des croisés qui iront tout droit au paradis rejoindre les anges du Seigneur. Un clerc l'a composé en langue d'oïl un an plus tôt :

*Ki ore irat od Loovis
Ja mar d'enfern avrat pouur,
Char s'alme en iert en pareïs
Od les angles nostre Segnor.*

On était le 12 mai 1147. L'expédition allait emprunter l'itinéraire des premiers croisés – celui de Godefroi de Bouillon –, traversant l'Europe centrale et orientale pour s'arrêter dans un premier temps à Constantinople, puis gagner la Terre Sainte. Toutes de blanc vêtues et chaussées d'écarlate, les dames de la cour caracolaient aux côtés de la chevalerie. Aliénor les avait appelées ses Amazones(56).

Cependant, les difficultés commencèrent dès que l'expédition quitta le royaume de France. Les vivres vinrent à manquer. On ne trouva auprès des populations locales que de maigres provisions qu'il fallut arracher à prix d'or – Louis ayant interdit tout pillage. En effet, l'empereur germanique Conrad III, qui lui aussi avait pris la croix, était déjà passé par là. Pas d'ortolans pour le dîner ; on déchantait. Les semaines passèrent. Les belles tenues blanches des Amazones se ternirent, les doux visages s'émacièrent, des cernes apparurent sous les yeux. Elles avaient les cheveux en désordre, les membres ankylosés, le dos courbatu, et les fesses en compote. À la veillée, les rires avaient disparu ; les couples se faisaient la tête.

Ils chevauchèrent, chevauchèrent. Il leur fallut cinq longs mois, pas

un de moins, pour gagner la prestigieuse cité de Constantinople. Elle était cernée par d'imposantes murailles. Bouche bée, les croisés en oublièrent leur fatigue. Il leur tardait d'y pénétrer !

Or le basileus – c'est ainsi que l'on appelait l'empereur en grec –, Manuel Comnène, hésitait à ouvrir les portes de sa cité. Manuel, en bon chrétien d'Orient, n'aimait guère ceux d'Occident, et il venait à peine de se débarrasser de l'empereur Conrad. « Mais d'un autre côté, songeait-il, en refuser l'accès serait à coup sûr mettre la ville en danger. Et puis, n'ai-je pas reçu des garanties de paix de Louis... » Finalement, il opta pour une solution intermédiaire : les croisés camperaient devant les portes de la ville ; le roi, sa femme, les grands du royaume accompagnés de leurs épouses seraient logés dans la cité.

Sur son trente et un, le basileus fit donc les honneurs de son immodeste demeure au couple royal. Après une cérémonie religieuse à Sainte-Sophie, puis un plantureux banquet, on conduisit le couple royal dans ses appartements du Philopation, à deux pas du palais impérial des Blachernes. Il était tard ; les derniers dignitaires byzantins se retirèrent après force salamalects.

— Quel accueil ! Ces gens sont vraiment charmants, commenta Aliénor, en fouissant de ses doigts fins le moelleux d'un tapis d'Orient. L'empereur Comnène a vraiment beaucoup de prestance ! Ce n'est pas le cas de sa grosse dondon de femme... Hmm, sens-tu comme cette pièce embaume le jasmin, la rose et le myrte ?



Elle passait d'un sujet à l'autre sans attendre de réponse.

— As-tu vu le palais de l'empereur avec ses mosaïques historiées, ses colonnes recouvertes de feuilles d'or ? Quelle merveille !... Son trône ! Tu as remarqué son trône d'or et de pierreries ? Aaah... comme j'aimerais rester ici...

Elle se roula sur sa couche. Enfin, Louis put en placer une :

— Moi, je me méfie de ces Byzantins : ils sont obséquieux et leurs manières efféminées. Quant à Manuel, il est plus retors qu'un goupil(57) ! De toute façon, nous séjournons ici le moins possible. Juste le temps de reprendre des forces.

— Quel rabat-joie vous faites ! fit la reine en se tournant de côté.

Elle marmotta un ultime reproche avant de s'endormir :

— Décidément, vous ne savez pas apprécier les bonnes choses.

La halte dura trois semaines. Tandis que la reine et ses dames se grisaient de fêtes, le roi se recueillait dans chacune des églises de la cité. Puis vint le temps du départ. Une longue et périlleuse route à travers l'Anatolie(58) les attendait encore...



La pluie mêlée de neige qui vient de faire son apparition glace les os. On est le 8 janvier 1148. Les animaux de bât sont rétifs et les attelages avancent lentement sur la route caillouteuse d'un défilé, de peur de briser les essieux des chariots. Louis, qui surveille la progression de l'arrière-garde, lève la tête en direction des hautes parois environnantes ; il se sent épié.

— Vigilance ! lance-t-il à la ronde. Restons groupés ; faites passer le mot !

Les consignes remontent vers l'avant-garde commandée par un vassal d'Aliénor, Geoffroi de Rançon. La reine chemine avec lui, entourée des fines lances d'Aquitaine. Geoffroi qui fait la sourde oreille hurle d'autres ordres :

— Pressons-nous ! Des éclaireurs m'ont dit qu'après ces gorges nous trouverons un endroit propice pour camper. La reine est fatiguée !

L'avant-garde galope à bride abattue, franchit le défilé, perdant ainsi le contact avec le gros de l'ost.



Soudain, des Turcs sortent de leurs cachettes pour se répandre sur les hauteurs – Louis ne s'était pas trompé –, trop heureux de voir l'armée chrétienne coupée en deux tronçons. Une nuée de flèches s'abat sur les croisés, puis une seconde, et une autre encore. Le massacre commence. Les chevaux se cabrent, désarçonnent maints bons chevaliers, et les piétinent.

Des chariots versent en travers du chemin, répandant les bagages. Les femmes crient leur terreur ; les hommes leur impuissance.

— On est faits comme des rats !

L'ennemi déferle au bas des pentes. Louis se fraie un passage dans un océan de panique.

— La reine ! hurle-t-il, fou d'inquiétude. Où se trouve la reine ?

Il pare, frappe d'estoc et de taille(59). Son bras devient lourd ; ses coups se font plus lents. Il est submergé !

— Sauvez le roi ! crie un homme d'armes.

Sauvez le roi !

Le poing d'un chevalier chrétien s'est refermé sur les rênes du destrier royal. Une garde rapprochée se forme autour de lui. De bons vassaux prêts à donner leur vie !

Nombreux sont ceux qui tombent, transpercés. Les autres extirpent leur souverain de la mêlée. Ensemble, ils s'adosent à un rocher. Le combat reprend de plus belle ; Louis enlève de nombreuses vies.

Enfin, à la nuit tombante, les Turcs battent en retraite. Harassés, sanguinolents, les rescapés gagnent le camp installé par Geoffroi. Louis découvre avec soulagement qu'Aliénor s'y trouvait au moment de l'affrontement.

Quand la croisade reprit sa route, le cœur n'y était plus. La noblesse française tenait pour responsable du désastre la chevalerie aquitaine.

Le roi, qui voulait préserver le reste de son armée, choisit de rallier le port le plus proche et de gagner le royaume chrétien d'Antioche par la mer. Mais une nouvelle déconvenue les attendait à Adalia : il y avait trop peu de bateaux pour que tous puissent embarquer. Seules la chevalerie et les dames firent voile vers Antioche ; la piétaille, les chambrières et les bagages furent abandonnés.

Le 19 mars 1148, la petite flottille mouilla dans les eaux calmes du port de Saint-Siméon d'Antioche. Il y avait un monde fou sur le quai pour accueillir les croisés. À peine Aliénor avait-elle posé le pied à terre qu'elle se précipita dans les bras d'un homme solidement charpenté venu au-devant d'elle : Raymond de Poitiers, prince d'Antioche, son oncle. Plusieurs jours durant, les croisés goûtèrent un repos bien mérité dans une oasis de paix. La reine passa une grande partie de son temps avec son oncle. Ils avaient tant de choses à se dire. Mais les conseillers royaux jasèrent : la reine et son oncle étaient-ils amants ? Piqué par la jalousie, Louis se mit à les épier.

Un matin, il se faufila dans un verger, à la suite d'Aliénor et de Raymond. Mollement allongés sur des coussins, ombragés par les oliviers, oncle et nièce se souvenaient du pays.

— Te rappelles-tu ceci ? demandait Raymond.

Il se mit à déclamer quelques vers dans leur langue maternelle, l'occitan :

Si m vol mi dons s'amor donar,

Pres suy del penr'e del grazir... (60)

Aliénor buvait ses courtoises paroles.

— Comment pourrais-je les oublier ? (Elle soupira profondément.) Ah ! si seulement mon époux était aussi habile à écrire des vers qu'à prier...



Raymond se redressa. Il prit la main d'Aliénor dans la sienne.

— Au fait ! J'ai entendu dire que ton mari va se rendre à Jérusalem. Ne pourrais-tu pas le convaincre de retarder son pèlerinage au Saint-Sépulcre⁽⁶¹⁾. Son aide me serait précieuse ; mon royaume d'Antioche est menacé par les infidèles.

— Ne vous inquiétez pas, mon oncle. Mon époux fait mes quatre volontés...

Louis en avait assez entendu. Il regagna ses appartements, jaloux, et furieux à l'idée d'être ainsi manipulé.

Le lendemain, les barons tinrent un conseil de guerre. La reine de France, qui y assistait, prit fait et cause pour son oncle. Il fallait aider le royaume d'Antioche ! Mais Louis ne voulut rien entendre. Il voulait s'agenouiller devant le tombeau du Christ à Jérusalem ! En vérité, il ne tenait pas à laisser Aliénor une minute de plus avec son oncle.

— À la bonne heure ! lâcha sèchement la reine. Je resterai donc ici, avec mes vassaux !

— Femme, tu es mienne et me suivras !

À peine venait-il de prononcer ses paroles qu'il les regrettait. Trop tard, le mal était fait !

— De quel droit ? s'insurgea Aliénor.

— Le droit de l'époux !

Devant l'assemblée des barons, consternée par le tour que prenait la discussion, Aliénor se rebella de plus belle :

— Ne me faites pas rire ! Je ferai casser ce mariage.

Que chantait-elle là ? Troublé par ce défi public à son autorité, Louis

ne sut que répondre. Voyant qu'il perdait la face, le roi claqua finalement la porte du conseil. Le soir même, il commit l'irréparable en faisant enlever puis embarquer Aliénor dans une nave(62) à destination de Jérusalem. Désormais, la reine se considéra comme prisonnière.

— Dès notre retour en France, je demanderai le divorce ! lui avait-elle assuré. Je serai à nouveau libre, libre de faire ce que bon me semblera !

Les derniers mois, les choses allèrent de mal en pis. La croisade s'achevait vraiment en eau de boudin, politiquement, militairement et sentimentalement. Aliénor n'en démordait pas : elle réclamait sa liberté. Lorsque le couple regagna l'Occident, au début de l'été 1148, ce fut sur des nef s séparées.

« L'amour... Ah ! l'amour... Ne m'en parlez plus ! Je bannirai jusqu'à son nom en mon royaume de France !... » tempêtait Louis VII le Jeune. Puis il regarda à bâbord le dromond(63) sur lequel voyageait sa reine. « Aliénor, comment vivre sans toi ? »





VII

NOUS, LES DESCENDANTS DE LA DÉMONE...



DEPUIS un an, la vie n'épargnait guère le roi Henri II Plantagenêt. Tout avait débuté à Limoges, par un beau jour de février 1173. En pleine assemblée de barons, Henri le Jeune, le plus âgé de ses quatre fils⁽⁶⁴⁾ et son héritier, avait refusé qu'on les dépossédât, lui et ses autres frères, de trois châteaux pour les donner à Jean, le benjamin de la famille. En effet, Jean ne possédait encore rien à lui – ce qui lui avait valu le sobriquet de « Sans Terre » – tandis que ses aînés étaient richement possessionnés.

En réalité, Henri le Jeune se fichait pas mal de ces châteaux, mais il tenait là un prétexte pour défier ouvertement l'autorité paternelle. Car, à dix-huit ans, il ne rêvait que de régner à sa place. Ses frères, le turbulent Richard et le pâle Geoffroy, à peine plus de la trentaine à eux deux, ne valaient pas mieux. Tous les deux s'étaient joints à la révolte de leur aîné.

Chacun de leur côté, ils avaient écumé les terres paternelles, en France et en Angleterre⁽⁶⁵⁾, entraînant derrière eux une grande partie de la noblesse trop heureuse de se soulever contre un roi qu'elle jugeait trop autoritaire.

Henri II s'était promis de châtier durement tous les rebelles et de remettre de l'ordre dans ses terres. Ses fils, eux-mêmes, n'échapperaient pas à sa vengeance ; il allait rogner les griffes de ses

lionceaux, les mettre au pas ! Ne sachant plus sur qui compter dans son royaume, il avait dû se saigner aux quatre veines, et mettre en gage la magnifique épée de son couronnement – celle sertie de pierres précieuses –, pour recruter vingt mille mercenaires, de redoutables Brabançons(66). Grâce à eux, il était parvenu à retourner peu à peu la situation en sa faveur. C'était à son tour de mettre ses contrées à feu et à sang.



Le visage sévère, Henri II Plantagenêt scrutait les tours de Saintes, une cité d'Aquitaine dans laquelle s'était réfugié Richard.

— Avant trois jours, je dormirai dans cette ville ! s'écria-t-il soudain, à l'intention des assiégés.

Le défi, porté pas les airs, se répercuta de loin en loin, pour parvenir jusqu'à son fils, sur les remparts. Richard, qui avait reconnu la voix de son père, se pencha dans le vide, entre deux merlons(67), dans l'échancrure d'un créneau.

— Montez donc m'embrasser, cher père ! l'apostropha-t-il. Mais prenez garde qu'une flèche ne vous expédie en Enfer !

Les propos pleins de menaces de son fils piquèrent au vif le monarque.

— Cette fois-ci, ce n'est pas une simple bêtise ! Tu... ne t'en sortiras pas avec une raclée ! hoqueta Henri II, en montrant le poing.



Chacun se répandit en vociférations, en jurons et en insultes. Puis, de guerre lasse, le père et le fils finirent par se taire. Richard descendit du chemin de ronde. Il se retrouva nez à nez avec l'abbesse de Notre-Dame de Saintes. Elle l'attendait au bas des escaliers pentus, bras croisés et la chaussure battant le pavé. À la voir ainsi, Richard s'attendait à une nouvelle joute oratoire ou à une leçon de morale chrétienne. Richard n'avait aucune envie de se justifier. Il passa donc devant la religieuse en l'ignorant. Mais elle lui emboîta le pas.

— Vous ne m'éviterez pas, Messire Richard, fit l'abbesse.

Richard se retourna et la toisa du regard.

— Messire, comment osez-vous parler ainsi à votre père ? commença la religieuse. Reprenez sens et mesure. Ne croyez-vous pas qu'il est temps de faire la paix avec lui ?

Silence obstiné de Richard.

— Vous avez du tempérament... Vous êtes un cœur indomptable, un cœur de lion, continua-t-elle. Vous êtes, aussi, plus têtu qu'une mule ! Quand donc cesserez-vous ces enfantillages ? Ne voyez-vous pas que vos querelles familiales servent Louis VII, le roi de France ? Lui seul en retirera un avantage : votre affaiblissement à tous. Allez vite demander pardon à votre père. Montrez donc l'exemple : soyez bon fils et bon chrétien(68).

Le visage de Richard s'empourpra.

— De quel droit me donnez-vous des conseils ? Et puis, que savez-vous de notre famille et de ses intérêts ? tonna Richard. Rien de rien !

Il saisit le gracile poignet de l'abbesse pour l'entraîner à sa suite, dans une salle de garde. Là, il la fit asseoir de force.



« Par ma mère, je suis aquitain, commença Richard. Et angevin par mon père. Bien des histoires circulent sur ma famille. La plus étrange provient sans nul doute du côté paternel. Écoutez plutôt, et peut-être comprendrez-vous mieux la raison de mes actes.

Jadis, par une sombre nuit d'orage, un comte, l'un de mes ancêtres, poussait sa monture sur les chemins boueux d'Anjou. Il retournait chez lui, après des mois entiers passés au service de son suzerain. La tête rentrée dans les épaules, courbé sur l'encolure de son destrier pour se protéger des rafales glacées du vent et des tourbillons de pluie, il avançait obstinément. Ah, comme il lui tardait de se mettre devant un bon feu de cheminée !



Soudain, un éclair zébra le ciel, son destrier se cabra. Une silhouette surprenante parmi les éléments déchaînés était brusquement apparue sur le sentier, en face de lui. Le comte découvrit une frêle et jeune femme. Décrire une beauté si parfaite serait impossible. Sachez seulement qu'elle était plus belle qu'une fée.

“Une noble demoiselle égarée, dont le palefroi(69) s'est enfui”, songea mon aïeul.

— Venez, vous êtes trempée, lui dit-il, mon castel n'est pas très loin d'ici. Vous pourrez vous y réchauffer.



Il la prit par la taille et la hissa sur son cheval. Elle se blottit contre sa poitrine, sans une parole. Mon aïeul frissonnait, mais ce n'était pas de froid : il avait instantanément succombé au charme de la belle inconnue. Et, une fois arrivés au château, il voulut l'épouser sur-le-champ. La demoiselle y consentait volontiers, à une condition : qu'il ne lui demande jamais son origine ni pourquoi elle se trouvait sur son chemin ce soir-là.

— Qu'à cela ne tienne ! s'écria mon ancêtre, fou de joie et d'amour.

Un prêtre fut réveillé et le mariage célébré la nuit même dans la petite chapelle du château.



Les années passèrent. La dame donna naissance à quatre beaux enfants, des garçons pour assurer la lignée. L'amour, des héritiers mâles, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, me direz-vous. »

Richard chercha du regard l'assentiment de la religieuse. L'abbesse de Saintes opina de la tête.

— Eh bien, ne croyez pas ça ! reprit Richard, en haussant le ton. Le comte, qui était très chrétien, avait remarqué que son épouse s'arrangeait souvent pour ne pas aller à l'église. Et quand elle ne trouvait aucune excuse, elle mettait si peu d'enthousiasme à prier que les paroissiens jasaient. Pas une fois, elle n'était restée jusqu'à la fin de la messe ! Elle filait, juste après les évangiles, emmenant avec elle les garçonnetts, bien cachés sous son manteau de brocart.

— Quel comportement scandaleux, fit remarquer l'abbesse outrée. Voilà qui n'est pas digne d'une bonne chrétienne !

— Ah ah, justement, c'était loin d'être une chrétienne, et pis encore !

La religieuse se signa, en marmonnant de pieuses paroles.

« De méchantes rumeurs se répandirent. Vous vous imaginez l'embarras du comte. Un dimanche, n'y tenant plus, il fit arrêter sa femme au moment où celle-ci s'enfuyait une nouvelle fois de l'église, sans attendre la consécration(70). Quatre chevaliers se saisirent d'elle avant qu'elle ne parvienne à la sortie, la retenant par le manteau. Mon ancêtre s'approcha de la comtesse, et la questionna :

— Mais qui donc êtes-vous pour refuser ainsi la vraie religion ?



Il venait d'oublier son serment. La comtesse se libéra de l'étreinte des chevaliers, en rejetant les pans de son large vêtement. Son geste dévoila ses quatre mignons bambins, deux à senestre, deux à destre(71). Sans crier gare, elle se saisit des deux rejets de senestre... et s'envola par la fenêtre de l'église, à la grande stupeur des nombreux témoins. Jamais on ne les revit. Plus tard, certains jurèrent qu'ils avaient vu une queue serpentine dépasser de sa robe(72).

Dans mes veines, dans celles de mon père comme dans celles de mes frères, coule le sang de la Démone, notre aïeule. Ne vous étonnez plus que les fils fassent la guerre au père car, en vérité, nous venons tous les cinq du... DIABLE. »

Richard partit alors d'un grand, d'un énorme, d'un formidable, d'un diabolique éclat de rire. L'abbesse se signa une, deux, quatre, huit fois et plus, puis s'enfuit aussi vite qu'elle le put.

« Comme cela a été facile de se débarrasser de cette raseuse ! songea Richard. Elle a tout gobé. Bon ! Occupons-nous maintenant de notre père. Le vieux est tenace, et ce ne sont pas de simples mots qui le chasseront, mais le tranchant du glaive. »



En effet, son père ne lâcha pas prise, et il fallut combattre encore et encore ! Après des jours de siège, Henri II s'empara de la ville de Saintes, Richard ne parvenant à s'échapper que d'extrême justesse. Les semaines qui suivirent furent éprouvantes pour le révolté qui dut chevaucher de place en place, pourchassé sans relâche. Enfin, après plusieurs mois de fuite, en septembre 1174, Richard demanda pardon à son père, aussitôt imité par ses deux frères. Grand seigneur, Henri II leur fit grâce. Peut-être pensait-il que les défaites successives de ses enfants étaient une leçon suffisante. Il se trompait !

Querelleur, Richard le fut toute sa vie durant. Il fit la guerre à ses frères en 1183, et à nouveau contre son propre père en 1189. Puis, à peine fut-il couronné roi d'Angleterre qu'il partit en croisade batailler contre les infidèles. En dix ans de règne, il ne resta pas plus de six mois dans son royaume, comme si son cœur de lion le poussait toujours à guerroyer, contre Saladin, le sultan d'Égypte et de Syrie, contre Philippe Auguste, le nouveau souverain de France, ou encore contre des vassaux... révoltés. Un infatigable batailleur, ce Richard !





VIII

LA REDEVANCE DU SOLEIL ET L'OMBRE DU CHÊNE



ÊTRE UN bon souverain n'est pas chose facile ; il faut constamment montrer l'exemple à ses sujets. Chaque jour, Louis le neuvième s'efforçait donc d'être un modèle de piété, de charité et de probité(73).

À la belle saison, dès que son emploi du temps le lui permettait, Louis se rendait dans le bois de Vincennes où il tenait sa cour de justice. À l'ombre d'un chêne centenaire, il faisait tendre sur le sol moussu un beau tapis azur orné de fleurs de lys(74) sur lequel il prenait place en compagnie de ses fidèles conseillers – Jean de Joinville, Pierre de Fontaines et Geoffroy de Villette. Adossé sans autre formalité au tronc rugueux, Louis IX entendait les plaintes de ses sujets, nobles ou roturiers, riches ou pauvres. Ensuite, après avoir longuement écouté les plaignants, il rendait son jugement. Il n'existait pas sur terre de roi qui se souciât plus d'équité que Louis. Par une ordonnance(75), il avait complètement réformé la justice, en abolissant l'archaïque duel judiciaire qui imposait que l'accusateur et l'accusé s'affrontent dans un combat singulier. La victoire avait alors valeur de preuve irréfutable car l'on croyait que Dieu aidait le juste à triompher du menteur. Louis IX ne doutait pas de Dieu mais il savait que, souvent, le fort prenait simplement le dessus sur le faible.

Le roi n'avait pas hésité non plus à condamner de puissants seigneurs comme Enguerrand de Coucy, un triste sire qui avait fait pendre sans jugement trois enfants pris en train de chasser sur ses terres. Le peuple lui savait gré d'être impartial et juste. D'ailleurs,

l'importante foule qui, debout, se massait autour du roi à chaque séance témoignait de son immense cote de popularité.

Or, il advint qu'un jour le roi eut à rendre un verdict dans une affaire des plus singulières.

Dix jugements avaient déjà été prononcés ce matin-là.

— À qui le tour ? demanda le roi.



Deux hommes s'avancèrent aussi dissemblables que le sont l'hiver et l'été. L'un avait le regard triste, le dos voûté et les joues creuses du paysan ; l'autre était un comte à la mine hautaine, et portait l'épée au côté.

— Qui est le plaignant ?

— C'est moi Votre Majesté, balbutia le paysan, en s'inclinant humblement.

— Expose-moi votre différend. Parle sans détours !

— Votre Majesté, commença le paysan, je parle en mon nom et en celui de mes semblables. Depuis plusieurs mois, notre seigneur – il venait de river son regard sur le comte – nous écrase sous un nouvel et injuste impôt. Il nous faut payer les rayons du soleil ! Ainsi, chaque fois que nos femmes font sécher ou blanchir du linge, il leur en coûte douze deniers pour chaque pièce de drap, et six par vêtement...

Il se retourna vers le roi, les yeux suppliants.

— Est-il juste que nous payions un tel tribut ? Le soleil ne brille-t-il pas pour tout le monde ? N'appartient-il pas à tous comme l'air que nous respirons, les nuages qui déversent la pluie bienfaisante, et l'eau qui étanche notre soif ? Nous avons foi en vous et nous nous en remettons à votre décision.

À son tour, le comte se fit entendre. Il éructait plus qu'il ne parlait, visiblement énervé de devoir se justifier.

— Eh bien, quoi ? N'ai-je plus le droit de régir mon domaine comme bon me semble ?



Il darda un regard plein de mépris vers son accusateur, puis lança rageusement :

— Ces rustres me versent déjà, et à juste titre, en nature ou en argent sonnante et trébuchante, le cens pour la tenure(76) que je leur concède ; ils me versent aussi la taille en échange de ma protection, les banalités(77) afin de cuire leur pain dans mon four, de moulinier leur grain dans mon moulin et d'utiliser mon pressoir.

— Hélas, admit le vilain(78). Il n'y a pas gens plus taxés que nous autres.

Le seigneur reprit de plus belle :

— Pourquoi alors n'imposerais-je pas mon soleil qui les réchauffe et les éclaire comme je l'ai fait avec mes autres possessions ? Tout ce qui est sur, dans et au-dessus de mon domaine est à moi. À moi ! C'est la coutume !

Aussitôt, un débat s'ouvrit entre les conseillers du roi. La question était de savoir à qui appartenait le soleil.

— Il est à tous car il brille pour tous, sans distinction, déclara Pierre de Fontaines.

— Cette affirmation ne tient pas ! s'insurgea Geoffroy de Villette. Les rayons du soleil appartiennent au propriétaire de la terre qu'ils inondent de leur chaleur. Et, en ce cas, le comte peut le monnayer comme il l'entend.

Fataliste, le paysan baissa la tête ; le comte triomphait.

— Vous perdez le sens commun, objecta Jean de Joinville. On ne peut posséder ce qui est impalpable, insaisissable. D'ailleurs, détenez-vous un titre de propriété du soleil ? Pas de preuve, pas d'impôt !

Le comte se désola de ne pouvoir produire un tel document ; le paysan, lui, reprenait confiance.

La dispute des juristes continua de plus belle. Argument et contre-argument, exemple et contre-exemple ! Quel tracas ! Aucun des conseillers ne parvenait à résoudre l'épineux problème. Louis, qui avait depuis le début un avis sur la question, usa d'un subterfuge pour mettre un terme à l'affaire. Il s'adressa au comte :

— Mon cher, avez-vous remarqué cet arbre sous lequel nous nous abritons du soleil ? N'est-il pas royal ?

— Certes, certes, fit le comte sans trop comprendre où le roi voulait en venir.

— Bien ! Puisque ce chêne m'appartient, je décide que l'ombre qu'il

vous prodigue n'est pas gratuite. Il vous en coûtera cinquante deniers par feuille que portent ses magnifiques branches !

La mâchoire du comte se décrocha jusqu'à pendre mollement sur le col de son pourpoint. Ses épaules s'affaissèrent sous le poids de la somme réclamée.

— Je sais, ce n'est pas donné... Mais n'oubliez pas que l'ombrage en est princier ! À moins...

— À moins..., reprit le comte.

— ... que vous laissiez tomber la redevance du soleil, et remboursiez les sommes indûment perçues. De mon côté, j'oublierai de vous faire payer l'ombre de mon chêne.

Le comte ne transigea pas et, depuis ce temps, aucun seigneur ne s'avisa plus jamais d'imposer les rayons du soleil.





IX

« MESSIRE MERVEILLES »



CELA FAISAIT sept mois que je moisissais dans les geôles génoises. Pour chaque nouveau jour de détention, je traçais un trait sur le mur lépreux, là où il n'était pas encore couvert des graffitis de nos prédécesseurs. J'avais été capturé lors d'un combat naval en septembre 1298, au large de la côte dalmate(79). En ces temps, la guerre faisait rage entre notre belle république de Venise et celle de Gênes. On se battait pour le contrôle du commerce en Méditerranée et en Orient.

La prison commençait à me peser. Je tournais en rond comme un fauve en cage, cherchant vainement un moyen de m'enfuir. Cependant, la présence de mes compagnons de cellule, Marco Polo, un compatriote vénitien, capitaine de la galère sur laquelle je servais, et Rusticello, un Pisan(80) fait prisonnier des années auparavant, rendait plus supportable cette détention.

Marco Polo et moi, nous avons pas mal bourlingué ensemble. Pourtant, je réalise maintenant combien ce dernier m'était inconnu avant ce séjour en captivité.

À quarante-quatre ans, Marco avait exploré le monde en long, en large et en travers. Il s'était aventuré loin, plus loin qu'Alexandre le Grand, bien au-delà de l'Arbre Sec(81). Là où aucun Occidental n'avait jamais mis le pied, en Inde et au Catay(82). Du moins, c'est ce qu'il racontait. Il devisait(83) ces contrées fabuleuses avec tant de détails, tant de noms à la prononciation exotique et d'anecdotes qu'il était soit un très grand voyageur, soit un formidable bonimenteur à l'imagination débordante.

Sincèrement, je penchais pour la seconde hypothèse. Rusticello, lui, semblait croire dur comme fer à tout ce que relatait « Messire Merveilles » – c'est ainsi qu'il appelait Marco parce que ses récits l'enchantaient. Il s'était même mis dans la tête de consigner ses voyages. Avec une petite somme d'argent sortie de sa botte, Rusticello avait soudoyé un garde afin d'obtenir du parchemin et de quoi écrire. Et, tandis que je ne rêvais que d'évasion, Marco et Rusticello passaient de longues heures, l'un à raconter ses aventures, l'autre à les écrire.



Une nouvelle aube s'était levée sur notre infortune. Je reportai donc sur la pierre de notre cachot un nouveau trait, puis me retournai vers mes compagnons. Avec application, le Pisan couchait sur le parchemin la description que faisait « Messire Merveilles » d'une île très éloignée : Java la Mineure⁽⁸⁴⁾.

— Elle est très grande, disait Marco, et ne compte pas moins de huit royaumes. Dans celui de Pasaman, j'ai vu de nombreuses licornes qui...

— Des licornes ! l'interrompit Rusticello. Tu as vu des licornes ! Sont-elles aussi blanches, graciles et vives qu'on le dit ?

Il s'était arrêté d'écrire.

— À vrai dire, non ! répondit Marco. La licorne n'est point du tout comme on l'imagine chez nous. En fait, c'est un animal pataud, presque aussi gros que l'éléphant, et fort laid.



Nous étions éberlués par cette révélation. Marco compara la licorne avec des animaux connus pour que nous nous fassions une idée précise de la créature :

— Elle a un pelage identique à celui du buffle, des pieds pareils à ceux de l'éléphant. Son énorme tête, qu'elle tient toujours baissée de telle façon que son museau racle presque le sol, ressemble un peu à celle du sanglier. Elle a surtout une seule corne au milieu du front. Très grosse et très noire. La licorne adore se vautrer dans la boue, si bien que je n'ai jamais vu la vraie couleur de sa peau. Sachez aussi qu'elle ne se laisse capturer par personne, pas même par une pucelle comme le racontent nos légendes⁽⁸⁵⁾. Enfin, cet animal possède une langue garnie d'épines⁽⁸⁶⁾ dont il se sert contre ses adversaires, humains ou animaux.

— Encore des balivernes ! soupirai-je.

— Ne crois-tu pas que tu exagères ? demanda Rusticello. Tu vas à l'encontre de faits notoirement établis dans tous les livres ! Les gens s'attendent à ce que tu respectes la tradition, et toi, tu inventes. Les licornes n'ont jamais été décrites de cette manière !

— C'est la stricte vérité ! Qu'y puis-je si avant moi on a raconté n'importe quoi ? Sont-ils allés vérifier ? Non ? Moi si ! J'en ai vu, de mes yeux vu ! dit Marco, offensé par les doutes de son copiste.



Cette discussion stérile m'énervait. Je réagis vivement :

— Cessez donc de vous chamailler ainsi ! Cherchez plutôt un moyen de nous échapper de ce cachot !

Je lançai un violent coup de pied dans la porte.

— Figure-toi que nous l'avons trouvé ! répliqua Marco.

— Ah oui ! Et quel est-il ?

— Tu le sauras en écoutant cette hist...

Je lui coupai la parole :

— Encore une !

— Tu n'auras pas à t'en plaindre si, comme je le crois, elle t'aide à t'enfuir d'ici ! m'affirma « Messire Merveilles ».



À peine avais-je marqué mon accord d'un signe de la tête qu'il enchaîna :

« Je n'étais encore qu'un jeune homme et vivais avec mon père, Niccolò, et mon oncle Matteo à la cour du chef suprême des Tartares⁽⁸⁷⁾, Koubilaï Khan, dont l'ancêtre était rien moins que le fameux Gengis Khan. Koubilaï régnait sur un immense empire, depuis l'est de la Méditerranée jusqu'à la mer de Chine. Pourtant, il n'était pas satisfait. Une cité de la province du Mangi⁽⁸⁸⁾, Siang-Yang, lui résistait avec opiniâtreté depuis près de trois ans.

Un beau matin, le Grand Khan, excédé par cette situation, convoqua ses généraux dans la grande salle du conseil.

— Bande d'incapables ! gronda-t-il à la cantonade, en tapant du poing sur l'accoudoir de son trône.

Nous ne l'avions jamais vu perdre ainsi son sang-froid !

Un chef de guerre, vénérable par l'âge et honoré pour le nombre de ses victoires, osa dire haut et fort ce que les autres pensaient tout bas.

— Votre grandeur, la cité de Siang-Yang ne peut être attaquée que sur son rempart nord. Les autres murailles, comme vous le savez, sont protégées par des lacs très profonds impossibles à franchir. Cependant, les défenseurs s'y ravitaillent en poissons et en eau douce. Dans ces conditions, comment voulez-vous mener un siège à bien ? Impossible de les affamer ou de les assoiffer !

Croyez-moi, ces mots de résignation décuplèrent la fureur de Koubilaï !

— Quelle bande d'empotés vous faites ! Trouvez-moi rapidement une solution, sinon des têtes vont tomber !

Le vieux général recula, en s'inclinant maintes fois, sans rien dire. Il avait porté la main à son cou. Pris d'une intuition subite, je demandai la parole.

— Il faudrait à Votre Illustrissime Majesté des armes capables de

démolir leurs murailles. Des balistes(89), par exemple.

Figurez-vous que la puissante armée tartare ne connaissait pas cet engin(90) inventé par les Romains, il y a au moins mille ans de cela ! Très intéressé, le Grand Khan demanda donc ce qu'était une... baliste.

— C'est, Votre Éminence, une machine qui lance des blocs de roche pour détruire les remparts des villes.

Koubilaï Khan sourit de toutes ses dents.

— Ah, mon brave Marco... Que ferais-je sans toi ?

Sans me vanter, je lui avais déjà rendu quelques menus services en tant qu'émissaire exceptionnel dans de lointaines contrées, puis comme administrateur de la cité de Yangzhou(91). C'est dire si j'avais toute sa confiance !

Koubilaï demanda alors à mon père, à mon oncle et à moi-même si nous étions capables de construire de telles armes.

Oui, nous le pouvions, et aussitôt nous traçâmes les plans de l'engin, sous le regard attentif du Khan. Impatient, celui-ci donna des ordres pour que ne manquât aucun des matériaux nécessaires à la construction de dix balistes.

Trois mois plus tard, les machines de guerre semaient la terreur dans la ville. Tels des météores, les roches qu'elles projetaient écrasèrent les maisons, éventrèrent les murailles, pulvérisèrent les hautes tours, précipitant leurs défenseurs dans le vide. Les habitants de Siang-Yang crurent à un châtement du ciel. Ils capitulèrent après la première bordée.

Tout cela pour vous dire qu'il n'existe pas de murailles si solides qu'elles puissent résister à l'imagination humaine. »

— C'est tout ! fis-je remarquer, l'air déçu. Où est donc le moyen de sortir d'ici que tu m'avais promis ?

— Ainsi, tu n'as rien compris, se désola Marco Polo.

Rusticello leva un doigt taché d'encre qu'il agita sous mon nez. Son visage rayonnait :

— Moi, si !

L'écrivain prit alors le relais du conteur :

— Durant l'histoire de « Messire Merveilles », as-tu une seule fois prêté attention au pas des gardiens, au bruit des clés dans les serrures, aux portes que l'on verrouillait ou déverrouillait avec force grincements sinistres ?

— Non.

— As-tu remarqué comme le temps est passé vite ? Le soleil est maintenant haut dans le ciel ; midi approche.

— Non plus.

— Peut-être as-tu pensé à t'échapper ?

— Pas une seule fois ! concédai-je malgré moi. Mais qu'essaies-tu donc de m'expliquer ?

— C'est que tu t'étais déjà évadé... là, fit Rusticello en pointant son doigt sur mon crâne. Tel est le pouvoir de l'imaginaire !

— Tu étais libre, ajouta « Messire Merveilles ». Affranchi, le temps d'un récit, des murs de la geôle. Et tant que s'ouvrira dans ton esprit cette fenêtre sur le vaste monde, personne ne te retiendra prisonnier.

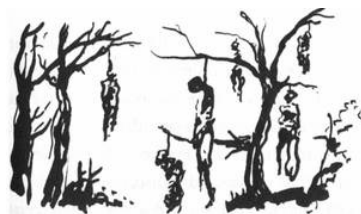
En août 1299, les Génois nous libéraient pour de bon ; la guerre était finie. Depuis, mon chemin n'a jamais plus recroisé celui de « Messire Merveilles » mais j'ai bien retenu la leçon qu'il m'avait prodiguée ce jour-là. Pas plus tard qu'hier, un de mes amis, un lettré, m'a dit que *Le Devisement du monde* faisait un malheur : le manuscrit de Marco Polo a déjà été copié plus de soixante-dix fois(92) !





X

LE PROSCRIT



C'ÉTAIT au temps jadis, quand les branches des arbres devenaient potences. À Nottingham, plus que partout ailleurs en Angleterre, la justice du sheriff(93) était expéditive pour les humbles, accommodante pour les riches.

Ce n'est pas Robin, un honnête yeoman(94), un homme dur à la tâche, qui dira le contraire. Il était dans un grand désarroi. Son propriétaire, le riche et gras abbé de Sainte-Marie d'York, voulait le traîner devant le tribunal du comté parce qu'il ne lui avait pas versé la redevance annuelle – exorbitante pour un pauvre fermier – réclamée pour la location de sa terre. Cet homme d'Église, aussi peu charitable qu'une tique sur le dos d'un chien, augmentait chaque année le fermage de telle sorte que les tenanciers libres ne puissent plus le payer. Expulsés de leurs chaumières, dépossédés de leurs maigres biens, et emprisonnés pour dettes par le sheriff, ces hommes n'avaient plus d'autre choix que de se vendre comme serf(95) à l'abbé.

Robin ne s'était pas présenté aux convocations successives du magistrat. Il savait le jugement arrangé d'avance, puisque sheriff et abbé s'entendaient comme larrons en foire. Mieux valait fuir et être déclaré hors-la-loi que devenir un esclave. Il devait s'éclipser au plus vite, avant la venue de Guy de Gisborne, l'œil, l'oreille et le bras droit du sheriff, son âme damnée.

Juste le temps de rassembler quelques effets et de maigres provisions, de fourrer dans un repli de sa chemise les trois pence qu'il était parvenu à économiser, et de prendre l'arc indispensable au

braconnage.

Le coq chanta par trois fois ; c'était la pointe du jour. Robin jeta son baluchon sur l'épaule, puis quitta en hâte sa mesure, sans un regard en arrière. À peine avait-il posé un pied au-dehors que des mains se saisirent de lui sans ménagement, le plaquèrent contre terre, tandis que d'autres l'attachaient. La corde mordit ses poignets.

— Tss-tss ! Tenterait-on de nous fausser compagnie ? Assurément, ce n'est pas bien. Pas bien du tout !

Cette voix railleuse, Robin l'aurait reconnue entre mille. Une voix honnie par l'ensemble des braves gens du comté. Celle de l'impopulaire Guy de Gisborne ! Robin releva lentement son visage maculé de boue. Il vit d'abord les sabots d'un cheval, une botte luisante prolongée par une jambe recouverte du même cuir, puis l'homme. Il se tenait bien campé sur sa selle, vêtu de pied en cap à la manière d'un chasseur, une main caressant l'encolure du cheval. Son visage était mangé par une broussailleuse barbe noire – elle cachait une horrible cicatrice, disait-on. Un sourire carnassier retroussait ses lèvres.

— Allez mon gaillard, résiste, débats-toi, rue !

Son regard gris acier glaça Robin jusqu'aux os.

— Je ne vous ferais pas ce plaisir, dit Robin avec amertume. Je ne suis pas assez insensé pour opposer une résistance inutile... pas temps que vous êtes en position de force.



Les dernières paroles avaient été prononcées suffisamment bas pour qu'elles ne fussent entendues ni du chef ni de ses hommes d'armes.

Guy de Gisborne passa sa main gantée dans sa barbe. Son sourire s'était éteint, et son front plissé de rides. Une ombre de déception passa sur son cruel visage de prédateur.

— Tiens, tiens, je ne savais pas les rustres si... sensés. Moi qui avais déjà préparé la corde de chanvre !

Un des sbires balançait frénétiquement le nœud coulant devant Robin.

— Tu te trémousseras pareillement, lui chantonna-t-il. Hop, hop, tu gigoteras ainsi ! Hop, hop ! Puis, en une dernière crispation, tu te raidiras, la langue gonflée. À l'ombre de tes pieds poussera la mandragore⁽⁹⁶⁾.

Son accent gallois était à couper au couteau, son haleine avait des relents de chicots pourris à faire tomber les mouches. Et qui plus est, il postillonnait.

Guy de Gisborne poussa un long soupir.

— Bah, ce n'est que partie remise, dit-il, déçu, et même un peu agacé du manque de réaction de sa proie.

Robin le regardait fixement.

— Baisse les yeux devant moi, manant ! vociféra le sheriff tout en lui décochant un coup de talon ferré. Emmenez-le à la prison du comté !

Un sinistre château que cette prison, l'Enfer sur terre ! Une bourrade propulsa Robin dans un étroit cachot souterrain et nauséabond. L'humidité y était omniprésente, et pas la moindre lumière ne l'éclairait. La lourde porte se referma sur lui en un terrible grincement ; la grosse clé tourna dans la serrure. Robin était prisonnier, dans le noir complet. Il s'assit sur la pailleasse, un sac rempli de paille moisie. Des rats passèrent entre ses jambes en couinant. Moins de deux heures plus tard, il tambourinait de ses deux poings le chêne de l'huis⁽⁹⁷⁾, criant grâce.

Guy de Gisborne vint aux nouvelles.

— Pourquoi tant de boucan, maraud ?

— Je réclame le réconfort de la religion, clama Robin. Je désire me confesser à l'abbé ! Lui confesser un secret qu'il sera bien aise d'entendre.

Gisborne eut un rire de gorge satisfait.

— Avec ces rustres, rien ne vaut la manière forte, ricana-t-il. Agitez devant eux le spectre de la pendaison, ajoutez-y un séjour dans nos cachots, et le plus endurci, l'âme la plus forte se repentira de ses mauvaises actions... prêt à vendre père et mère. Dis-le-moi, ce secret.

— Non, non, seulement à l'abbé.

Gisborne envoya un messenger à Sainte-Marie d'York. En début de soirée, l'abbé rendit visite à Robin.

— Détache-lui les mains afin qu'il puisse prier avec moi, ordonna-t-il au geôlier, et sors ! Je ne crains rien, mais laisse-nous la torche.

Une fois l'homme parti, Robin fit signe à l'abbé de tendre l'oreille. Ce dernier ne se fit pas prier.

— Alors, mon fils, ce secret ?...



La confession dura une heure. L'abbé ressortit, la capuche rabattue sur son visage incliné. Il demanda d'une voix enrouée qu'on laissât le prisonnier se reposer jusqu'au procès, le lendemain matin. Le geôlier, connaissant le froid qui régnait dans les sous-sols, ne fut pas surpris par la voix éraillée de l'abbé, et il referma le cachot. L'abbé enfila un couloir, puis un autre, monta quatre à quatre les escaliers, saluant d'un vague signe de la croix ceux qu'il rencontrait sur son chemin, traversa la cour, passa la herse et disparut au coin d'une rue. Ce n'est que lorsqu'il eut franchi l'enceinte de la petite cité qu'il se débarrassa de la paille qui arrondissait son ventre monastique. L'abbé n'était pas l'abbé mais Robin déguisé en abbé ! Le vrai gisait sur la paillasse de la cellule, dépouillé de son froc, bâillonné, lié pieds et poings, et copieusement roué de coups.

Robin savait qu'il devait mettre le plus de distance possible entre lui et la justice du sheriff. Désormais, il « portait tête de loup », autrement dit tout homme pouvait le mettre à mort comme un loup. Il s'enfonça dans la forêt – c'était un assez bon endroit pour échapper aux poursuites –, bien qu'il ne l'aimât guère. Depuis qu'il était tout petit, il savait le lieu dangereux : à en croire les gens de la contrée, les sorcières de toute l'Angleterre venaient y chercher le bois de leurs balais.

Comme la nuit tombait sur les frondaisons, il ramassa un bâton pour se donner contenance. Du bois mort craquait sous ses pas. Le hululement d'une chouette le fit sursauter. Il se mit à courir aussi vite que le lui permettaient l'obscurité et les ronces. Du piège, il ne remarqua rien avant de s'y empêtrer. Et il s'éleva dans les airs avec un cri de surprise !



Le pied enserré dans une corde, Robin se balançait lentement, suspendu tête à l'envers à quelques pouces du sol. Le froc de l'abbé lui recouvrait entièrement le torse, les bras et la face. Il perçut des lumières à travers l'épaisse étoffe. Ce ne pouvait être que des torches.

— Morbleu ! Que voilà un beau gibier ! Un moinillon bien troussé !

— L'est point trop gras pour un moine ! dit le second inconnu qui le tâtait pour le dépouiller.

— Relâchez-moi ! Du moine je n'ai que l'apparence. Je m'appelle Robin, et suis yeoman !



L'un des deux releva sa robe de sur son nez, approchant une torche pour discerner ses traits.

— Pas trop près, s'écria Robin. Tu veux me griller vif !

— Par Dieu, c'est vrai ! J'l'ai vu ce matin, dit l'homme. Y était conduit à la prison par l'infâme Guy de Gisborne !

À ce nom, l'autre compère se racla le fond de la gorge et cracha à terre. Puis un coutelas trancha vivement la corde qui retenait Robin. Celui-ci s'écrasa dans les fougères.

Robin se releva en frottant sa cheville endolorie. Les deux hommes se tenaient près de lui, bien campés sur leurs jambes. Il remarqua que chacun était armé jusqu'aux dents : arc, javeline ou bâton ferré, coutelas. Des proscrits, sans doute, endurcis par le crime !

Le plus grand, un géant, fit les présentations :

— Je m'appelle Petit Jean, et voici William La Flèche. Qu'est-ce qui t'amène dans cette forêt ?



Robin leur fit le récit de ses mésaventures. Comment, acculé dans une affaire d'impayé, il avait joué son va-tout, dans quelles circonstances il avait été capturé, puis s'était échappé, laissant à sa place l'abbé salement amoché. Cela plut énormément aux *outlaws*(98) qui se tapèrent les cuisses des mains. Profitant de leur humeur joviale, Robin demanda s'il pouvait se joindre à eux.

— Il faut d'abord que tu nous montres tes talents, déclara Petit Jean, soudain très sérieux. Telle est la loi de la forêt : nul ne peut être admis parmi nous s'il n'a dans ses bagages un art que tout bon hors-la-loi se doit de posséder. Tu comprendras qu'il n'est pas question ici de savoir labourer, moissonner ou glaner mais plutôt de rosser(99), de garrotter(100) et de voler. Dans quelles disciplines es-tu versé, dis-moi ?

— Je sais tirer à l'arc ! répondit Robin.

— Il n'est pas de meilleur archer que moi dans tout le comté, fit William. Crois-tu pouvoir me battre ?

— Oui, et je suis disposé à te le montrer sur-le-champ.



Robin ajouta à l'adresse de Petit Jean :

— Et je sais aussi jouer du bâton.

— Il n'est pas de meilleur combattant que moi dans tout le comté, assura le géant. Veux-tu me défier ?

— Oui, et je te ferai mordre la poussière ici même, se vanta Robin.



Deux épreuves ? Bigre ! Il fut décidé que le tournoi commencerait par le tir à l'arc. Le défi consistait à atteindre une torche disposée dans une clairière, à cent pas des archers.

— À toi l'honneur, William !

Le brigand prit une flèche dans son carquois, posa le trait sur la corde qu'il porta au niveau de sa pommette en bandant son arc d'if. D'un œil, il visa soigneusement un peu en dessous de la petite flamme qui brillait dans la nuit. La corde se détendit dans un claquement sec. La flèche fila droit sur sa cible qu'elle transperça.

À son tour, Robin se mit en position et, sans prendre le temps de viser, il décocha son trait. La flèche, dans un sifflement, vint se ficher dans celle de William qu'elle fendit en deux morceaux par le milieu.

Avec une folle adresse, Robin venait de remporter sa première épreuve.

William lui lança un bâton qu'il attrapa au vol. Un instant, Petit Jean et Robin se jaugèrent. L'air menaçant, ils tournèrent l'un autour de l'autre, à quelques pas de distance. Puis ce fut le combat ! Le premier, Petit Jean porta son attaque, franche, lourde de tout son poids. Robin l'évita de justesse en sautant de côté, avec la souplesse d'un chat. Coup, parade, coup, esquivé. Le bâton de Petit Jean retomba sur l'épaule de Robin ; celui de Robin cueillit Petit Jean au plexus. Aïe ! Aïe ! Chacun cherchait à rompre les os de l'autre. Le combat était indécis. À la force de Petit Jean, Robin répondit par l'agilité et la ruse.

— Oh, là derrière toi ! cria soudain Robin.

Petit Jean se retourna. Ce bref instant d'inattention lui coûta cher. Son adversaire lui faucha les pieds avec son bâton. Le géant était terrassé !

Avec une grande malice, Robin venait de gagner sa seconde épreuve.

— Que le diable m'emporte si notre ami n'a pas du sang de brigand dans les veines, rugit Petit Jean en se relevant. Bienvenue parmi nous, Robin Hood !

— Vive Robin au capuchon(101) ! cria à son tour William.

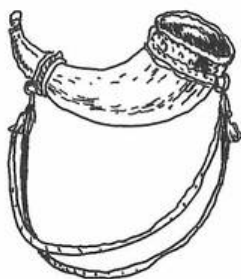
De bon cœur, Petit Jean remit à Robin Hood son lourd bâton aux

deux bouts ferrés, et William son bel arc d'if. Ainsi équipé, il avait l'air d'un vrai bandit.

Devant ses nouveaux compagnons, il fit le serment de se venger de ceux qui avaient fait de lui un réprouvé :

— À dater de ce jour, me voici brigand ! Toi, l'abbé, vous, moines et seigneurs, tremblez pour vos trésors. Sheriff, et toi, Guy de Gisborne, craignez pour votre tête. Ah ! scélérats, vous me payerez le mal que vous m'avez fait ! Rosse et garrotte ! Dieu vous pardonnera peut-être ; pas moi ! Aucun n'aura de répit. Ma vengeance s'appellera justice pour les pauvres !

Les mois suivants, Robin multiplia les coups de main audacieux contre les collecteurs de taxes au service du sheriff et de l'abbé, redistribuant une partie de ses prises aux pauvres. Son nom vola de bouche en bouche partout dans le comté, puis dans l'Angleterre entière. En moins d'une année, il s'était forgé une légende de justicier au grand cœur, terrible pour les profiteurs, bienveillant pour les opprimés.







XI

LA PETITE PATRIOTE



UN CONTEUR vient d'arriver dans le village. Son « Oyez, oyez bonnes gens ! » attire aussitôt les badauds qui font cercle autour de lui. Les mères s'assoient, leur bambin niché au creux de l'épaule ; les hommes restent debout, le visage un rien fermé, de ceux qui ne s'en laissent pas conter. Le ménestrel a décidé de leur narrer une fable. Une histoire de patriotisme et de courage. Il hésite un instant sur la meilleure façon de débiter son récit, puis opte pour le « il était une fois » usuel :

« Il était (donc) une fois une petite chèvre prénommée Jeanne. Elle habitait une bergerie dans le Royaume-des-Fleuves. Son pays, jadis paisible et prospère, était déchiré par la guerre que se faisaient deux puissantes et royales familles de lions. La première était issue du Royaume-des-Fleuves, l'autre était originaire du Royaume-après-la-Mer. Toutes deux se haïssaient. Nul animal n'avait pu se tenir à l'écart de ce conflit.

Aussi loin que Jeanne remontait dans sa mémoire, elle avait toujours connu la guerre. Celle-ci avait débuté bien avant la naissance de ses arrière-arrière-grands-parents. Il y avait quatre-vingt-douze années de cela. Vous vous rendez compte une guerre de près de cent ans ! Misère de misère !

Des ennemis de tous poils – loups, renards, chats sauvages, rats, et elle ne savait quoi encore – s'étaient répandus comme une épidémie dans les campagnes, s'attaquant aux poulaillers, dévastant les bergeries, pillant les étables. Aujourd'hui, ces bandes contrôlaient une

vaste partie du Royaume-des-Fleuves.

Les animaux ne se battaient pas tous les jours de l'année, et vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; il y avait bien quelques moments de répit, entre deux batailles. À chacune de ces accalmies, la vie tentait de reprendre ses droits. Jeanne, dans l'insouciance de sa jeunesse, en profitait pour gambader autour d'un chêne centenaire, dressé au beau milieu d'un paysage champêtre de vertes prairies et de collines boisées. Elle aimait brouter le trèfle de ce pré car la rosée s'y maintenait éternellement, comme par magie.

Un matin, alors que la chèvre, la barbiche dans le pré, mâchonnait une touffe de tendre verdure, une voix, puissante et masculine, retentit :

— Jeanne ! Jeanne !

Surprise, la biquette releva sa tête cornue. Personne ! Elle fit le tour de l'arbre, une fois, deux fois. Toujours personne.

— Jeanne, écoute-moi ! reprit la voix.



La biquette tressaillit de la pointe de ses oreilles à son petit bout de queue, puis scruta les branchages du chêne, dans l'espoir d'y découvrir le mauvais plaisant qui la faisait ainsi tourner en bourrique. Était-ce un corbeau, ou encore un merle moqueur ? Mais elle ne vit pas le moindre oiseau parmi les frondaisons.

— Qui êtes-vous ? osa-t-elle en tremblant de tous ses membres. Montrez-vous !

Une seconde voix, aux douces inflexions féminines, résonna dans le ciel :

— Ne crains rien ! Nous sommes les envoyés du Seigneur Suprême des animaux. Il t'assigne une mission de la plus haute importance...

— À m-moi..., balbutia Jeanne.

— Oui, à toi – la première voix revenait à la charge, impérieuse. Le noble Lion, l'Héritier légitime, a fort peu de partisans convaincus dans sa propre contrée. Cela continuera tant qu'il n'aura pas été officiellement couronné Roi des animaux. Aide-le à rassembler les autres bêtes autour de sa crinière, pour bouter l'Ennemi hors du royaume !

Certes, dans le tréfonds de son cœur, Jeanne souffrait de voir son pays occupé par des troupes ennemies et l'Héritier dans une aussi fâcheuse posture. Mais que pouvait bien faire une biquette, même patriote, contre les sanguinaires envahisseurs du Pays-après-la-Mer ?

— M-mais... je suis un animal pacifique. Je n'ai jamais fait de mal à personne... Je ne sais pas guerroyer.

— Pourquoi le Créateur t'aurait-il dotée de cornes si ce n'était pour te défendre ? tonna la voix masculine. Va-t'en trouver l'Héritier, ton suzerain ! Encourage-le à faire valoir ses droits sur cette terre !

Jeanne, qui ne se sentait pas à la hauteur d'un si grand destin, fit la sourde oreille. Elle s'enfuit aussi vite que ses pattes pouvaient la porter.

De retour à la bergerie paternelle, elle ne parla à personne de son aventure ; ni à ses parents ni à ses frères, pas même à ses meilleures

amies, Hauviette et Mengette. Jeanne ne tenait pas à ce qu'on la crût folle.

Les voix la poursuivirent cependant sans relâche où qu'elle allât. Pis ! elles devenaient chaque jour plus pressantes. De guerre lasse, Jeanne finit par se soumettre aux ordres divins. Elle partit pour le château de Macheos où vivait le seigneur de Poilras, un chien acariâtre fidèle à l'Héritier.

Le sire de Poilras était vautre sur un large coussin. Le molosse en imposait. Sa gueule pleine de crocs jaunis – un vrai piège à loup ! –, les innombrables cicatrices de son large poitrail et ses oreilles déchiquetées par tant de furieux corps à corps impressionnèrent vivement Jeanne qui bégaya son message. Messire Poilras réprima un bâillement, puis leva une patte pour l'interrompre.

— En voilà des idioties ! aboya-t-il méchamment. Retourne chez toi. Et que je ne t'y reprenne plus à inventer de pareilles âneries !



Des sentiments contradictoires agitaient Jeanne lorsqu'elle regagna le domicile familial. A la fois penaude et soulagée de son échec, elle espérait que les voix se tiendraient dorénavant tranquilles. C'était sans compter avec leur entêtement ! Elles la harcelèrent tant et si bien que Jeanne décida de reprendre le chemin de Macheos. Cette fois, elle réussit à persuader le seigneur de Poilras de lui procurer une escorte afin de rejoindre l'Héritier.

Jeanne et deux jeunes chiens pleins de vigueur partirent à la rencontre de l'Héritier. Le trio chemina longuement dans des contrées inhospitalières – les terres d'un sanglier sans foi ni loi, un allié de l'Ennemi. Ils couchaient à la belle étoile sous le couvert d'arbustes, se glissaient de buisson en buisson avec d'innombrables précautions. Une fois, ils durent attendre, tapis dans un taillis, le museau dans l'herbe, le passage de dix compagnies de rongeurs, armés de piques. Probablement des troupes que le Sanglier envoyait en renfort à son allié du Royaume-après-la-Mer. Ils avançaient en cadence, exhortés par d'énormes blaireaux.

Enfin, au bout de plusieurs journées de marche, ils parvinrent en territoire ami, sains et saufs. Jeanne dépêcha l'un de ses compagnons chez l'Héritier.



Songeur, l'Héritier se frisait machinalement les moustaches. Il ne savait que penser de la venue d'une humble biquette à sa cour. « Qui était-elle vraiment ? Une illuminée ? Elle prétend me sauver de mes ennemis. Mais comment réussirait-elle, là où des guerriers expérimentés ont échoué ? Faut-il la recevoir ? » Il consulta du regard ses conseillers. Ceux-ci cancanaien, cacardaient, jargonnaient, caquetaient et miaulaient des avis divergents dans le plus grand désordre.

— Et puis zut ! rugit l'Héritier, en secouant sa crinière léonine. Accordons-lui cette audience. Nous n'avons rien à perdre.



Cinquante paires d'yeux dévisagèrent la petite chèvre lorsqu'elle fut introduite dans la grande salle du conseil. D'un trot assuré, elle alla s'incliner devant l'Héritier, selon l'usage en vigueur. Au moment de parler, elle ne chevrotait pas :

— Très noble Lion, gentil sire, je suis envoyée par le Créateur pour apporter du secours à vous et votre royaume.

De petits rires surpris, incrédules ou moqueurs s'élevèrent dans l'assemblée. Vraiment, la biquette ne doutait de rien !

— Comment comptes-tu t'y prendre ? demanda l'Héritier.

— Avec tout le respect que je dois à Votre Seigneurie, il faut montrer à vos ennemis qui est le maître !...

L'assistance était sidérée d'entendre la petite biquette parler aussi librement à l'Héritier.

— Des bandes, armées jusqu'aux dents, continua-t-elle, marchent vers ce qu'il vous reste de royaume. Elles harcèlent depuis des mois la Grande-Ferme, votre dernier bastion. Secourez les malheureux assiégés ! Ensuite, vous vous ferez sacrer souverain des animaux du Royaume-des-Fleuves.

Quel bagout, quelle conviction, quel enthousiasme communicatif ! Ah ça ! la petite en remontrait à plus d'un brave...

Jeanne finit par emporter l'adhésion de l'assemblée, à l'exception de quelques-uns, des mous, des défiants et des jaloux, qui avaient peur de perdre leur place de conseiller.

Il fut convenu qu'une armée partirait porter secours à la Grande-Ferme. Restait à trouver qui en assurerait le commandement. Certains, peu nombreux il est vrai, penchaient tout naturellement pour la petite chèvre. Cependant, la grande majorité voulait à la tête de l'armée des experts dans l'art du combat, des vassaux expérimentés. Bref, de vrais capitaines.

Certes, Jeanne n'était pas chef de guerre, néanmoins elle était heureuse d'avoir rallié derrière elle tout ce que le règne animal comptait de bêtes fidèles à l'Héritier légitime. Chacun, gonflé d'un courage tout neuf, se préparait au combat. Les chiens se faisaient les crocs en déchiquetant de gros os, les hérissons, revêtus de leur armure

de piquants, se mettaient en boule pour rouler sus à un ennemi imaginaire, les chats, le poil hérissé afin de paraître plus grands et effrayants, sortaient puis rétractaient leurs longues griffes acérées, les cerfs s'affrontaient en de violentes joutes et les pur-sang décochaient de terribles ruades contre des planches en bois. Les deux frères de Jeanne, qui entre-temps l'avaient rejointe, s'entraînaient à renverser des bottes de paille. Vraiment, personne n'épargnait sa peine ! Des escouades de souris et d'écureuils entassaient pêle-mêle toutes sortes de vivres sur de grands chariots que des volontaires, ânes ou bœufs, tiraient jusqu'à la Grande-Ferme. Des pigeons éclaireurs furent envoyés épier les mouvements ennemis. En quelques semaines, la troupe fut prête.

Les capitaines, Maléché l'ours et Courforêt le cerf, conduisirent la troupe jusqu'à l'enceinte fortifiée de la Grande-Ferme, en évitant de combattre les garnisons adverses.

— Sire ours et vous, seigneur cerf, fit Jeanne. Quels fins stratèges vous faites ! Nous voilà enfermés à notre tour.

— Allons petite ! grogna l'ours en se grattant la couenne. Laisse donc la guerre aux spécialistes ! La Ferme possède à présent assez de vivres et de défenseurs pour résister longtemps.

La chèvre patriote ne s'avoua pas vaincue pour autant :

— La chose est sûre ! En vous y prenant de cette manière, la guerre risque de durer encore des lustres... Comment comptez-vous chasser l'Ennemi du royaume sans jamais l'affronter ?

Maléché et Courforêt firent semblant de n'avoir rien entendu. Mais, pendant quatre jours, Jeanne revint si bien à la charge qu'ils finirent par accepter l'idée d'une vraie bataille rangée.

Le jour de gloire était arrivé ! Au chant du coq, les défenseurs de la Grande-Ferme tentèrent une sortie. Jeanne en tête, ils se précipitèrent sur les soldats ennemis et les rossèrent comme jamais. La bagarre était générale : ça griffait, étripait, écrasait, mordait de partout. Un fier combat. Jeanne frappait de toutes ses forces, plus féroce qu'une panthère : un coup de corne par-ci, une ruade par-là, sans oublier une morsure pour qui passait à portée de dents. Ah, la vaillante biquette !

En fin de journée, les troupes du Pays-après-la-Mer, couvertes de plaies et de bosses, battirent en retraite. Victoire ! Victoire !

La bataille était gagnée mais pas la guerre : il fallait chasser définitivement l'Ennemi sur toute l'étendue du royaume. Mais le plus urgent était de couronner l'Héritier. Deux mois plus tard, celui-ci fut sacré souverain des animaux sous les vivats du bon peuple, et ce grâce

à la volonté et au courage d'une chèvre issue de rien. Alors, Jeanne put repartir en guerre.

Par malheur, l'année suivante, la petite chèvre fut capturée par l'Ennemi, jugée comme sorcière – une biquette au cœur-de-lion ce n'était pas normal, à moins de bénéficier de protections magiques –, puis suppliciée en place publique. Le souverain du Royaume-des-Fleuves n'avait pas bougé la plus petite griffe pour la sauver à son tour. Voilà comment s'acheva la courte vie de la première patriote du Royaume-des-Fleuves », conclut le ménestrel.

Il passa ensuite dans les rangs avec son chapeau, en quête de quelques pièces, tout en ajoutant à l'adresse du public :

— Peut-être ce récit a-t-il réveillé quelques souvenirs en vous ? La ressemblance entre l'héroïne de ce conte et un personnage historique – Jeanne d'Arc, une jeune bergère brûlée à Rouen en 1431 – n'est pas fortuite. Et puisque à toute fable il faut une morale, gardez ceci en mémoire : le courage n'est pas forcément le fait du plus âgé ou du plus fort.





XII

L'AFFAIRE

DU *PET AU DIABLE*

SUPPOSONS que vous ayez la possibilité de faire du tourisme dans le Paris de la fin du XV^e siècle. Vous constateriez qu'un certain nombre de monuments, parmi les plus célèbres, manquent à l'appel.

Forcément ! Ils n'allaient être érigés que des siècles plus tard. Point de palais des Tuileries, ni d'Arc de triomphe, encore moins de tour Eiffel. En revanche, un passant, un Parisien de l'époque, vous montrerait le Louvre(102), qui n'était pas un musée mais une forteresse royale, et la cathédrale Notre-Dame, avec ses hautes flèches et ses gargouilles de pierre. Surtout, il vous recommanderait d'aller voir le *Pet au Diable*. « Vous le trouverez sur la rive droite de la Seine, non loin de la grande place de Grève. À moins... qu'il n'ait été déplacé », commencerait-il, l'air goguenard, avant de vous raconter une histoire qui fit rire et pleurer le tout Paris, en l'an 1452.

Le *Pet* dressait sa masse de lave noire dans la rue du Martroi-Saint-Jean, au pied de l'ostel(103) des demoiselles de Bruyères : Catherine, la mère, et Isabelle, sa fille ; toutes deux veuves respectables. Il était là depuis si longtemps que personne ne se souvenait plus quand et pourquoi on l'y avait mis. Peut-être était-ce une ancienne borne romaine, une de ces pierres de jalonnement marquant une quelconque limite. Son drôle de nom lui venait de sa lointaine origine : l'Etna, un volcan d'Italie où la rumeur populaire localisait l'entrée des Enfers. Quand une éruption se produisait, les petites gens disaient que le Diable pétait. Et chaque pet donnait naissance à un bloc de lave refroidie.

Catherine de Bruyères considérait la pierre comme l'emblème de sa demeure, et sa propriété. Pour le tout Paris, la maison des veuves de Bruyères était devenue « l'ostel du *Pet au Diable* ». Voilà qui facilitait

bien les choses pour qui voulait se rendre chez les demoiselles, les maisons n'ayant pas encore de numéro.

Or, un soir de l'an de grâce 1452, le *Pet au Diable* disparut de son emplacement quasi séculaire. Si les demoiselles et leurs voisins n'avaient pas dormi à poings fermés cette nuit-là, voici ce qu'ils auraient vu et entendu. Minuit sonné, une dizaine de silhouettes s'étaient faufilees en douce dans la rue. De toute évidence, elles préparaient un mauvais coup. L'une d'elles se mit à glousser.

— Ferme-la !... chuchota sa voisine. Tu veux nous faire repérer par les hommes du guet ?



L'ombre rieuse n'était rien moins que celle de François de Montcorbier(104) qui allait devenir célèbre sous le pseudonyme de Villon. Pour l'heure, ce n'était encore qu'un jeune homme de vingt et un ans, étudiant de modeste origine, plutôt fainéant mais pas bête du tout, rimeur de vers, et bien connu pour boire plus qu'il ne pouvait supporter. Lui et ses compères, tous bacheliers, licenciés, maîtres en arts, en droit, ou en théologie, n'étaient pas de mauvais bougres, seulement des plaisantins. Après de fastidieuses heures passées à étudier, ils faisaient les quatre cents coups, chapardant des fruits dans les vergers qui jouxtaient les monastères, se glissant dans les celliers pour mettre en perce les tonnelets de vin, inversant les enseignes des boutiquiers... Et quand ils avaient épuisé leur panoplie de tours pendables, ils menaient un raffut de tous les diables pour empêcher les bourgeois(105) de fermer l'œil de la nuit.



François et ses compères ne traînèrent pas. CLAC, CLIC, CRAC... En deux temps trois mouvements, le *Pet* fut descellé puis hissé dans une charrette. Le convoi traversa une partie de Paris dans un concert de ricanements. Il franchit une première fois les eaux sombres de la Seine sur le pont Notre-Dame, passa dans l'île de la Cité, puis emprunta le Petit-Pont qui enjambait le deuxième bras du fleuve. Il atteignit enfin le quartier de l'Université(106), sa destination. Une fois le *Pet* fixé rue du Mont-Saint-Hilaire, les facétieux regagnèrent leurs pénates. La satisfaction de leur farce accomplie se lisait sur chacun des visages.

Lorsqu'au petit matin Catherine de Bruyères remarqua l'absence de son *Pet*, son sang ne fit qu'un tour. La demoiselle se vêtit fébrilement, réveilla sa fille, lui apprit l'odieux forfait qui avait été perpétré dans la nuit, puis se précipita au Châtelet(107) pour signaler le larcin.

— On m'a dérobé mon *Pet* ! répéta-t-elle pour la deuxième fois au fonctionnaire chargé de recevoir les plaintes. Vous comprenez ?...

Si, si, il avait saisi, même qu'il avait une furieuse envie de s'esclaffer mais le visage fermé de la demoiselle l'en dissuada.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle. Nous retrouverons votre bien et châtierons durement les coupables.

De fait, l'affaire remonta par la voie hiérarchique jusqu'aux oreilles du prévôt, Robert d'Estouteville. Celui-ci diligenta une enquête à son lieutenant criminel : Maître Jehan Bezon. Il ne fallut guère plus d'une demi-journée à ses sergents pour retrouver la pierre. Encore moins de temps pour la transférer sous haute surveillance dans la cour du Palais-Royal, juste devant l'entrée du Parlement.

À cette nouvelle, la veuve de Bruyères retourna au Châtelet dans le ferme espoir de récupérer son bien. Peine perdue ! Les autorités judiciaires lui signifièrent qu'elles le conservaient comme principale pièce à conviction, le temps de boucler l'affaire. La demoiselle savait

la justice lente ; elle n'eut pas la patience d'attendre et s'offrit une nouvelle borne qu'elle fit venir tout spécialement d'une carrière de Pontoise.

Les semaines passèrent sans que l'enquête ne progressât. Pourtant, la prévôté clamait sur tous les toits l'arrestation prochaine des coupables. Les sergents, qui ne ménageaient pas leur peine, passaient au peigne fin la rive gauche, contrôlant, interrogeant.



Un soir – les complots adorent la nuit –, François et quelques-uns de ses compagnons se réunirent à l'enseigne de la *Pomme de Pin*, une taverne de la Cité où ils avaient leurs habitudes, pour y échafauder mille plans de reconquête du *Pet*.

Installés dans un coin discret, à l'écart des autres tablées, il y avait là : Jehan le Taciturne, un blanc-bec tout juste bachelier, le licencié Thomas, Guy Tabarie, un vieil ami de François, copiste à ses heures. Un certain Colin de Cayeux, ex-étudiant et vrai de vrai voyou, s'était joint à eux. Les ombres des luminaires dessinaient des airs de mystère sur les visages empourprés des jeunes gens. De nombreux pichets vides recouvraient la table.



François, l'esprit échauffé par le vin, tapa du poing sur la table. Les godets bosselés tremblèrent.

— Par le saint nom de Dieu ! Hic !... Quand va-t-on agir ?

Sa voix était pâteuse, sa langue râpeuse.

— Moins fort..., commanda Guy, le sourcil froncé.

Il jeta des regards inquiets vers les autres tables. Heureusement, personne ne semblait faire attention à eux.

— Il suffirait de faire de deux pierres un coup... ce soir même, souffla Colin, en se penchant sur la table. C'est de la tarte... Écoutez...

Les autres se rapprochèrent, haleine contre haleine. Le lieutenant criminel aurait certainement payé une fortune pour assister au conciliabule ! Le temps de vider deux nouveaux pichets, et les compères se quittèrent, hilares du bon tour qu'ils allaient jouer aux *Onze vingt*(108).

Le plan de Colin prévoyait deux opérations nocturnes simultanées. Un premier groupe, dirigé par François, devait s'emparer de la nouvelle pierre de Mademoiselle de Bruyères. Ce fut un jeu d'enfant !

Pour le second, mené par Colin, il s'agissait de remettre la main sur le *Pet*, en pleine cour du Palais-Royal. Armé de crochets de boucher, de chevrons de charpente et de barres de fer dissimulés sous les robes, le commando approcha de la herse. Han ! han ! Elle fut soulevée juste assez pour ramper dessous. La troupe se glissa en silence, envahit la cour, neutralisa le portier, puis leva la herse afin de sortir le *Pet* sur un chariot qu'elle avait emprunté. Le tour était joué !

Les farceurs regagnèrent leur fief de l'Université avec leur butin, au nez et à la barbe des sergents de ville. Là, ils menèrent joyeux chahut. La rue résonna de la cacophonie des cris de joie, des chants et des applaudissements, des claquements des crécelles, des roulements des tambourins. Paris se réveilla en sursaut, des chaussures volèrent, les plaintes des mécontents s'élevèrent. Peine perdue ; le charivari continua de plus belle. Solennellement, les jeunes folâtres transportèrent les deux bornes sur la montagne Sainte-Geneviève où elles furent scellées à l'aide de ferrures et de mortier. Ils baptisèrent la petite dernière la *Vesse* – c'était le nom que l'on donnait à un « pet silencieux ».

Juché sur l'un des trophées, François, qui menait le branle, improvisa un petit poème de son cru :

Ah ! Pauvre misérable,
De tirer par la queue le Diable ;
Me v'là bien récompensé,
D'un Pet qu'il m'a octroyé.
Au prévôt qui chasse mes fesses
Je lègue cette Vesse.
Et foule son autorité,
D'un joyeux pied de nez.

Les chenapans le reprirent en chœur et en rires. Tra-la-la ! On dansa jusqu'à l'épuisement les *pieds de veaux*(109) autour des deux bornes, enguirlandées d'enseignes dérobées au passage. Tra-la-la ! Quelle nuit, quel sabbat que voilà ! Enfin, ils se dispersèrent. Le lendemain, le surlendemain, pendant des jours et des jours, des semaines, entre deux cours, on se relaya près des pierres. Pas une minute, elles ne furent laissées sans surveillance.



Croyez-vous que nos lurons s'arrêtèrent en si bon chemin ? Que nenni ! Ils tendirent un guet-apens à des sergents qui s'étaient approchés de trop près. Ils les déculottèrent et les rossèrent. La blague tournait à l'aigre. Même les plus indulgents parmi les habitants de Paris, les rieurs des premiers jours, trouvèrent que les jeunes poussaient le bouchon un peu loin.

Assailli de plaintes, le prévôt finit par reconvoquer son lieutenant criminel, Jehan Bezon. « La plaisanterie a assez duré ! Balayez-moi tout ça ! » Robert d'Estouteville était rouge de rage. « Mettez-les-moi en geôle ! Et, par Dieu, qu'on me récupère ces satanées pierres ! » Il frisait la crise d'apoplexie.

La guerre était déclarée !



Au petit matin de la Saint-Nicolas, le jour de la fête des écoliers, le 6 décembre, trois coups de sifflet résonnèrent sur la montagne Sainte-Geneviève. Le signal de l'opération de police ! Les sergents, pleins d'un zèle revanchard, investirent le quartier. Les étudiants tentèrent bien de s'égailler dans la nature. Mais la police les avait encerclés. Il y eut des courses poursuites, des crocs-en-jambe, des plaquages à qui mieux mieux. L'huis de la maison dans laquelle s'étaient barricadés François, Jehan, Guy et d'autres, fut forcé à coups de bélier. Les « flics » se ruèrent à l'intérieur.

— *Haro ! Haro ! Tout y frit*(110) ! cria Guy Tabarie, coincé au mur par la pique menaçante d'un sergent.

Ses camarades, encore plus mal lotis, n'offrirent aucune résistance. Seul François eut le temps de réagir. Il projeta vivement contre ses agresseurs la table en bois derrière laquelle il s'était réfugié. Deux sergents tombèrent lourdement sur le plancher, le souffle coupé. Un troisième plongea vers lui, essayant d'attraper son pied droit.

— Reste là, mon drôle ! hurla le policier. Pendu tu seras !

— *Saura mon col que mon cul poise*(111) ! crâna François. Mais mon heure n'a pas sonné ! Puisque tu veux mon pied. Tiens, prends-le !

François décocha un coup dans le bas-ventre de son adversaire, le mettant hors de combat. Puis il sauta par la fenêtre, roula sur lui-même, se réceptionna tant bien que mal et s'élança à toute allure dans la rue. Haletant, il se planqua sous un porche, dans un tas d'ordures(112). Personne ne l'inquiéta plus. Il ne quitta l'amas malodorant que beaucoup plus tard. Il était sauf ! Tous n'avaient pas eu cette chance. Près de quarante étudiants chargés de chaînes avaient pris le chemin du Châtelet. L'ordre régnait à nouveau sur le quartier. On rendit le *Pet au Diable* et la *Vesse* à Mademoiselle de Bruyères.

Choqués, enseignants et étudiants tardèrent à réagir. Plusieurs mois

se passèrent. Enfin, le 9 mai 1453, le recteur prit la tête d'une manifestation pour réclamer la libération des étudiants. Le sévère Robert d'Estouteville se radoucit. Il fit élargir(113) les prisonniers à la plus grande joie de leurs camarades. Malheureusement, sur le chemin du retour, on s'énerva de part et d'autre. De nouveaux heurts éclatèrent. Il y eut une bavure. Un jeune manifestant resta sur le carreau, cinq pouces d'acier en travers du corps. L'arme d'un sergent ! L'Université se mit immédiatement en grève. Lors du retentissant procès qui s'ensuivit, le sergent fut condamné à avoir le poing tranché, les autres policiers au bannissement. Jehan Bezon, le chef de la police criminelle, fut démis de ses fonctions ; le prévôt, Robert d'Estouteville, dut s'excuser.

Voilà ce que vous raconterait probablement ce Parisien. Peut-être aurait-il lui-même été témoin de ces événements. À moins qu'il n'en eût lu les péripéties dans une farce écrite par un certain François de Montcorbier, dit Villon, et intitulée le *Roman du Pet au Diable*. C'est en vain qu'aujourd'hui vous cherchiez dans un guide touristique le *Pet* et sa sœur : ces deux pierres ont disparu depuis belle lurette.

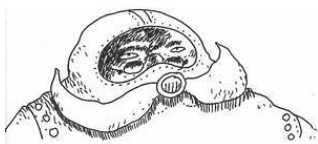




XIII

ENTRETIEN

AVEC UN CHEVALIER



JE REGARDAIS la date que projetait le calendrier-hologramme dans un coin de ma cuisine. Il indiquait le 3 décembre 3001. Voilà plusieurs jours que mon ami, le professeur Sellig Reidrassam, n'avait pas reparu à son domicile, mais, à part moi-même, personne ne s'en souciait.

Il faut dire que Sellig était un personnage étrange, un solitaire, qui passait auprès de ses éminents confrères historiens pour un hurluberlu. Ces derniers lui reprochaient de ridiculiser leur profession avec ses déclarations de doux-rêveur amateur de science-fiction. N'avait-il pas confié récemment à un journaliste de la presse nationale qu'il envisageait, prochainement, de prendre place à bord d'une machine à remonter le temps, bricolée par une équipe de copains, des ingénieurs exclus du CMRS, le Centre Mondial de la Recherche Sérieuse.

« Quel progrès extraordinaire ce serait pour l'historien, avait-il ajouté, d'interviewer en direct les grands héros de notre passé, de faire connaître l'Histoire à la manière d'un reportage. Imaginez un envoyé spécial en direct du Moyen Âge ou de l'Antiquité, de la Préhistoire ou des Temps Modernes ! Quel fabuleux scoop ! »

Des scientifiques s'étaient aussitôt élevés contre de tels propos, démentant la possibilité de construire une telle machine et, a fortiori, de voyager dans le temps.

Après cette interview, on n'avait plus entendu parler de lui. Chaque soir, en revenant du travail, je consultais mon courrier électronique. Mes nombreux messages, via Internet, restaient lettres mortes. Je savais le bonhomme capable de s'enfermer dans son bureau des jours

durant pour y travailler, mais il donnait alors toujours signe de vie sur le réseau. Que se passait-il ? Et s'il lui était arrivé malheur ? Je décidai de me rendre chez lui. À l'entrée de l'immeuble, je croisai la RG – la robot-gardienne – à laquelle je fis part de mon trouble.

— Monsieur Reidrassam sera parti en vacances sans prévenir personne, voilà tout ! me dit-elle de sa voix synthétique.

Sans plus prêter attention à ses paroles, je pris l'escalator jusqu'à l'appartement de Sellig Reidrassam. Je mis mon pouce sur le digitaliseur de reconnaissance, qui permettait au propriétaire de savoir qui se présentait sur son palier. Pas de signal de bienvenue. À tout hasard, j'appuyai sur la poignée de porte. Elle s'ouvrit dans un déclic.

— Y'a quelqu'un ?

Aucune réponse. Je m'introduisis dans le couloir et pris la direction du bureau de mon ami. Le fouillis y était indescriptible, comme d'habitude. Des classeurs, des dossiers, des disquettes et, partout, des piles de cédéroms. Je mis en marche l'ordinateur, tapotai sur le clavier et cliquai sur le menu « fichier ». Un dossier intitulé « le passé au présent » accrocha mon regard. Chaque icône du dossier portait le nom d'une grande figure du passé : Aliénor, Arthur, Bayard, Charlemagne, Clovis, Guillaume le Conquérant, Jeanne d'Arc... Mon ami historien avait une réelle passion pour le Moyen Âge. J'ouvris au hasard le document « Bayard ». Des données apparurent immédiatement sur l'écran :

*Retranscription de mon entretien avec
Messire Pierre Terrail, chevalier de Bayard,
surnommé le « Chevalier sans peur et sans
reproche », quelques semaines avant sa mort.*

Alléché par ce titre curieux, je fis défiler le texte. Il présentait tous les caractères d'une interview : courte présentation des circonstances de cette rencontre proprement incroyable, initiales du nom des interlocuteurs, suite de questions-réponses et commentaires de mon ami historien...

Cela commençait ainsi :

Ici, Sellig Reidrassam en direct du Milanais, au XVI^e siècle, en pleine guerre opposant François I^{er} à l'empereur Charles Quint(114). Malgré les communiqués rassurants qui nous parviennent de l'état-major, j'assiste bel et bien à la retraite désordonnée des troupes françaises. L'ennemi est proche ; des détonations, des coups de canon(115), parviennent jusqu'à nos oreilles. Je me trouve actuellement aux côtés du plus renommé des chevaliers de l'Histoire de France – je veux parler du chevalier Bayard. Ce dernier a accepté de me recevoir dans sa tente pour répondre à mes questions.

Afin de ne pas attirer les regards sur moi, j'ai opté pour une tenue

*d'époque, et je me suis fait passer pour un chroniqueur de cour désireux
d'écrire un livre sur sa vie.*



Reidrassam. — Messire, faut-il vous appeler chevalier ou capitaine ?

Bayard, *assis en face de moi.* — Comme il vous plaira !

R. — Tout d'abord merci, chevalier, de m'accorder cet entretien. Pourriez-vous, en quelques mots, vous présenter à nos lecteurs ?

B., *après un temps d'arrêt dû à la surprise ; bien sûr, il ne peut connaître les méthodes d'investigation des journalistes puisqu'il n'y en a pas à son époque.* — Eh bien, j'ai pour nom Pierre Terrail. Je suis né à Bayard, une maison forte(116) du Dauphiné, en l'an de grâce mil quatre cent soixante-quinze. J'ai pour parents Aymon Terrail, châtelain d'Avallon, et Hélène Alleman. Je guerroie depuis plusieurs années pour le compte du très puissant roi de France, François I^{er}, mais j'ai aussi servi Charles le huitième et Louis le douzième(117).

R. — Parlez-moi un peu de votre enfance.

B. — J'ai grandi en Dauphiné, et suis allé aux écoles de Grenoble pour m'y instruire. À douze ans, pour parfaire mon apprentissage, je fus placé comme page chez le duc Charles de Savoie, puis confié au roi Charles le huitième. J'appris à monter à cheval, à chasser et à manier l'épée.

R. — N'était-ce pas trop difficile pour un jouvenceau d'être ainsi séparé de sa famille ? *Houps ! À peine ma question posée je m'aperçois de ma bourde : j'ai tendance à oublier que les familles du Moyen Âge n'élevaient pas leurs enfants comme nous le faisons aujourd'hui. Autres temps, autres mœurs !*

B., *décontenancé par ma question.* — Un peu, mais c'est le lot des jeunes nobles qui doivent se former au contact de grands et estimés seigneurs.

R. — Malgré votre jeune âge, vos talents de cavalier font parler de vous, et vous héritez d'un premier surnom. Pouvez-vous en préciser les circonstances ?

B., *rires ; il frappe son genou avec la paume de sa main.* — Vous faites allusion à celui de « Picquet ». Sa Majesté le roi Charles aimait me voir chevaucher ses meilleurs pur-sang. Un jour que nous étions à Lyon, il m'encouragea à pousser encore plus ma monture en me criant « Pique, pique(118) ». Ce que je fis avec grand plaisir. Le surnom m'est

longtemps resté.

R. — Vous deviez être la coqueluche... euh, je veux dire que vous deviez être particulièrement en vue à la Cour de France.

B. — N'exagérons rien.

R. — Votre modestie vous honore, chevalier. Reprenons, si vous le voulez bien ?

B. — Soit.

R. — Quelque temps plus tard, Charles VIII vous confie à Monseigneur Louis comte de Ligny, son cousin germain, un noble seigneur de la maison de Luxembourg, chez qui vous achevez votre formation. Vous êtes ensuite adoubé(119) et devenez homme d'armes dans sa compagnie. Que représente la chevalerie pour vous ?

B., *avec un large sourire*. – Un rêve d'enfant d'abord. Je me rappelle qu'à six ans, au lieu d'aller au lit, je m'étais glissé sous la table du banquet pour écouter des ménestrels, en résidence au château, conter les exploits des chevaliers d'Arthur. Leurs aventures me donnaient la chair de poule. Bien sûr, on me découvrit et la fessée fut mémorable. Plus tard, mon père m'expliqua qu'un jour je deviendrai moi aussi un chevalier. Pour cela, il faudrait que je m'entraîne dur. J'avais hâte de ressembler à mes héros.

À quarante-neuf ans, je suis vieux. Cependant, je mets encore toute mon âme pour être à la hauteur car un bon chevalier doit suivre scrupuleusement des règles sévères. Il est tenu d'être courageux, de respecter ses adversaires, de défendre les faibles et les opprimés, de servir fidèlement son seigneur.

R. — Justement vous parlez des qualités du chevalier, et notamment de bravoure. Vous qui vous êtes illustré un peu partout en Italie(120), quel haut fait retiendriez-vous de votre carrière ? Votre premier vrai duel, contre le seigneur Alonce de Soto Major(121) ? Ou le mémorable combat que vous avez livré pour défendre le pont du Garigliano, à un contre deux cents, empêchant ainsi l'ennemi de parvenir jusqu'à l'autre rive ?

B., *du tac au tac*. – Non, non, rien de tout ceci ! Je n'ai jamais fait que mon devoir. Le seul acte dont je retire une certaine fierté c'est d'avoir adoubé moi-même François I^{er}.

R. — Racontez !

B., *ses yeux brillent*. – Je m'en souviens encore comme si c'était hier, mot pour mot, geste pour geste. C'était en 1515, peu après notre victoire de Marignan(122). Pour grandement me remercier de ma bravoure, le roi me dit : « Bayard, mon ami, je veux, aujourd'hui même, être fait chevalier par vos mains(123). »

R. — Quelle a été votre réaction ?

B. — Je répliquai aussitôt, en loyal serviteur indigne d'une si grande marque de reconnaissance : « Sire, celui qui, comme vous, est couronné,

sacré et oint de l'huile envoyée de par le ciel, qui est souverain d'un si noble royaume, et premier fils de l'Église, est déjà chevalier sur tous les autres chevaliers. » Mais le roi insista. Il me commanda de l'adoubier. Je pris donc ma bonne épée, et l'en frappai du plat de la lame sur sa royale épaule. *« Soyez chevalier et que Dieu veuille qu'en guerre vous ne preniez jamais la fuite. »* Puis je levai l'arme devant mon visage pour m'adresser à elle. *« Ah, fidèle épée, vous voilà bien heureuse d'avoir donné l'ordre de chevalerie à un si beau et puissant roi. Pour cela, sur toutes les autres vous serez honorée et conservée telle une relique. »*

R., *enthousiaste*. – Ouah, quelle scène ! Vous avez donc gardé précieusement cette épée.

B. — Bien entendu !

R. — À ce propos, ne croyez-vous pas que les armes conventionnelles de la chevalerie – l'épée et la lance – soient dépassées face aux bouches à feu dont se dotent les armées modernes ? L'arquebuse(124) vous expédie un homme dans l'autre monde à plus de cinq cents pas. Même une bonne cuirasse ne vous assure pas de réelle protection contre ses balles.

B., *s'empourprant*. – C'est une arme de lâche qui frappe à distance ! Un chevalier digne de ce nom n'oserait s'en servir.

R. — Certes, certes... Pourtant les temps changent (Sans le savoir – comment le pourrait-il ? – *Bayard est entré dans une autre époque, une période que les historiens nomment Renaissance.*) Ne craignez-vous pas que cette invention entraîne une évolution importante dans les méthodes de combat, voire même la fin de la chevalerie ?

B., *levant les mains au ciel*. – Non, bien sûr que non ! Il existera toujours des hommes courageux qui s'affronteront au corps à corps, les yeux dans les yeux. J'espère que c'est ainsi que je rendrai l'âme.

Je ne peux m'empêcher de penser que le Destin lui réserve une autre fin. Jamais il ne mourra dans un corps à corps épique, à la façon du Moyen Âge, mais il sera tué par une arquebusade, le 30 avril 1524, en couvrant la retraite de ses troupes. Victime du progrès en quelque sorte !

B., *il fait mine de se lever. L'homme d'action qu'il est ne tient plus en place ; l'entretien touche visiblement à sa fin.* – Le devoir m'appelle !

R. — Si vous le permettez, une dernière question avant de vous laisser retourner au combat ! Dites-moi sincèrement, chevalier, êtes-vous vraiment sans peur, et n'avez-vous rien à vous reprocher ?

B. — Oh ! sans peur assurément. Quant aux reproches, je puis vous l'avouer, j'ai bien fait quelques bêtises. Ainsi, à cinq ans, j'ai pris du pain d'épice dans la cuisine du château... sans en demander l'autorisation. Personne n'est vraiment parfait !

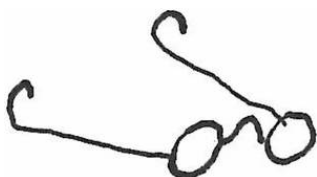
demandant si Sellig Reidrassam avait vraiment remonté le temps ou si tout cela n'était qu'un énorme canular. Seul son retour – mais quand ? et d'où ? – me donnera la réponse...





XIV

ON A KIDNAPPÉ L'AUTEUR !



IL ÉTAIT fort tard, et seul le bureau-bibliothèque restait encore éclairé dans la gentilhommière d'Abbotsford(125). Confortablement assis dans son fauteuil de cuir, sir Walter Scott relisait pour la cinquième fois consécutive une lettre envoyée par son ami, éditeur et imprimeur, James Ballantyne. Celui-ci l'informait que la France faisait bon accueil à son dernier roman, *Quentin Durward*. Les Français aimaient beaucoup l'histoire de ce gentilhomme écossais, archer dans la garde du roi Louis XI, dont la mission était de protéger une noble dame, lors d'un périlleux voyage à travers le royaume de France. Pour preuve de cet engouement, son éditeur avait joint à son courrier l'article enthousiaste d'un certain Victor Hugo(126). Ballantyne prédisait à Walter Scott le même tabac qu'avec *Ivanhoé*, son premier récit de chevalerie, lequel s'arrachait comme des petits pains, quatre ans après sa première parution en 1819.



Le succès d'*Ivanhoé* avait définitivement assis sa réputation et fait de lui un écrivain populaire, reconnu dans l'Europe entière comme le père du roman historique. Walter Scott n'était pas peu fier de l'intrigue qu'il avait imaginée, avec en toile de fond l'Angleterre du XII^e siècle. Elle était centrée sur le personnage de Wilfred d'Ivanhoé, déshérité par son père, Cedric le Saxon, pour avoir défendu la cause de Richard Cœur de Lion(127). L'histoire commençait par le retour au pays du jeune chevalier qui s'était couvert de gloire, aux côtés de Richard, durant la croisade.



Walter Scott regarda sa montre à gousset en soupirant. Il était temps d'aller dormir ; Charlotte, son épouse, devait déjà être couchée. Il replia soigneusement sa lettre et la déposa dans l'un des tiroirs de son secrétaire. Il éteignit ensuite la lumière et sortit en claudiquant(128).

Il venait de refermer la porte quand un bruit provenant de la bibliothèque l'alerta. Il se figea sur place. Un fantôme ? Non, non, impossible ! Le manoir qu'il s'était fait construire grâce à ses droits d'auteur n'était pas assez vénérable pour en posséder un. Un cambrioleur alors ? Il en aurait le cœur net. Walter Scott ouvrit brusquement la porte. Il ne manquait pas de courage ! Mais, avant de comprendre ce qui lui arrivait, quelque chose s'abattit violemment sur son crâne, le plongeant dans l'inconscience.



— Oooh.

Walter Scott reprit peu à peu connaissance, en gémissant. Sa tête l'élançait affreusement. Il voulut porter une main à l'endroit douloureux mais une corde l'entravait ; il était ficelé aux barreaux d'une chaise. Walter Scott se trouvait dans une cave, mais pas n'importe laquelle ! Sa cave. Deux hommes, ses agresseurs, mines patibulaires et accoutrements bizarres, l'observaient. Leur cape dissimulait à peine leur cotte de mailles. Il reconnut sur le vêtement de l'un d'eux l'emblème des templiers(129) : la croix rouge à huit pointes.

— Qui êtes-vous ? Et que signifie cette mascarade ? demanda-t-il. Je vous préviens : vous ne tirerez rien de moi !

— Voyons, je m'étonne que notre créateur ne nous reconnaisse pas, persifla l'homme déguisé en templier. Je suis Brian de Bois-Guilbert.

— Non, c'est impo...

— Et moi, Guillaume de la Marck, le Sanglier des Ardennes, rugit son comparse.



Il avait devant lui les méchants qu'il avait inventés pour donner du fil à retordre aux héros de ses romans. De Bois-Guilbert haïssait Wilfred d'Ivanhoé et le Sanglier des Ardennes ne rêvait que d'étriper Quentin Durward.

— C'est un mauvais rêve ! Vous n'existez pas réellement. Vous êtes des personnages de fiction ! Je vais me réveiller.

Les gredins s'avancèrent vers Walter Scott. Il se tortilla sur sa chaise mais chaque mouvement ne faisait que resserrer plus fort ses liens.

— Co... comment êtes-vous parvenus à sortir de mes histoires ?

— À force de volonté, répondit Brian de Bois-Guilbert.

— Pourquoi m'avoir ligoté ainsi ? Que me reprochez-vous ?

— Mon camarade et moi-même désirons de légères corrections dans nos romans respectifs, déclara le templier. On se verrait bien dans la peau des héros !

Le romancier marqua un temps d'hésitation.

— Vous transformer en gentils pour remplacer Wilfred d'Ivanhoé et Quentin Durward ?

— Devenir des gentils ? s'exclama de la Marck, horrifié. Non, bien sûr que non – le ton se fit dédaigneux –, nous aimons trop mentir, tricher, trahir, voler et assassiner. Seulement... nous n'apprécions pas de jouer les simples faire-valoir et d'être tout le temps les perdants. Faites de nous des héros, mais de méchants héros !

— Vous n'y pensez pas ! s'indigna Walter Scott, au risque de déplaire.

Ah, ça non ! Il n'était pas question qu'il cède à la menace.

Une gifle partit qui fit vaciller le prisonnier sur sa chaise.

— Tst-tst, pas de mauvaise volonté sinon il vous en cuira, sourit Guillaume de la Marck, dans un rictus.

Walter Scott comprit qu'il allait passer un sale quart d'heure s'il n'arrivait pas à justifier ses choix d'auteur sans fâcher ses ravisseurs. Son cerveau fonctionnait à plein régime.

— Messires, soyez raisonnables. Rendez-vous à l'évidence : les lecteurs veulent des héros positifs, pas de fieffés gredins... Et puis, balbutia Walter Scott, ce n'est déjà pas si mal d'être un odieux personnage. Sans vous l'histoire n'offrirait aucun intérêt. En effet, que

serait un héros sans un grand vilain méchant, une franche canaille à affronter ? Rien ! *Nothing ! Nada !*

— Tenteriez-vous de m'embrouiller avec vos théories d'écrivain ? tempêta Guillaume de la Marck. Moi, j'en ai marre de perdre ! Après tout, vous êtes l'auteur ! Alors changez-moi tout ça !

Et fou de rage, les yeux injectés de sang, de la Marck saisit Walter Scott par le col pour le soulever de terre, chaise comprise. Il le secoua comme un prunier. Walter Scott déglutit péniblement.

— C'est que... les romans ont été publiés. Il est... trop tard... Oh, mon Dieu ! Maintenant que j'y songe... Mais c'est terrible ! En vous en évadant, vous les avez probablement vidés de leur substance. Il faut que vous repartiez au plus vite dans vos histoires... J'espère qu'aucun lecteur ne s'est aperçu de votre absence.

Décontenancé par ces propos, le Sanglier des Ardennes relâcha sa prise, laissant Walter Scott choir lourdement sur le sol dallé. Sous le choc, la chaise se cassa. Ce fut précisément à cet instant que les héros eux-mêmes arrivèrent.



Tous les trois se retournèrent au fracas de la porte de la cave qui volait en éclats. Ils aperçurent alors Wilfred d'Ivanhoé et Quentin Durward se découpant dans l'embrasure de la porte, l'épée à la main. Durward arborait une toque de velours bleu, ornée d'une plume d'aigle et d'une branche de houx. Il portait l'habit court et un haut-de-chausses(130) de couleur grise. Quant au chevalier d'Ivanhoé, il avait revêtu la rutilante armure d'acier qui le protégeait lors du tournoi à Ashby de la Zouch, dans le comté de Leicester. La visière relevée de son heaume laissait apparaître un bout de visage. Wilfred serrait dans sa main gauche son fameux écu décoré d'un chêne déraciné.

Il y eut un bref échange de paroles, quasi simultanées, entre les ruffians et les héros :

— Sacrebleu ! jura Guillaume de la Marck, en apercevant Quentin.

— Nous vous retrouvons ! exulta le gentilhomme écossais. On a un combat en cours tous les deux !

— Chevalier d'Ivanhoé, encore vous ! clama Brian de Bois-Guilbert. Toujours dans mes jambes !



— Faites votre prière ! répondit le jeune Saxon.

— Que vous dites ! Cette fois-ci, ne comptez pas sur l'auteur pour vous en sortir vivant ! rétorqua-t-il, en désignant d'un geste Walter Scott, qui tentait de se dépêtrer de la corde et des débris de sa chaise.

Cling, clang ! Voilà qu'ils croisaient le fer sous le regard incrédule de

Walter Scott. Ah çà, s'il avait pu prévoir cet imbroglio, il aurait trempé sa plume sept fois dans l'encrier avant de commencer à écrire des romans !

La lutte tournait à l'avantage de Quentin et Wilfred, qui s'apprêtaient à passer leur ennemi par le fil de l'épée.

— Stop !

Mains levées, Walter Scott, enfin libre de ses mouvements, s'était placé entre les combattants.

— Rengainez vos épées !

— Écartez-vous ! dit Wilfred d'Ivanhoé. Laissez-nous régler notre différend.

De son côté, Quentin levait son arme, prêt à donner le coup de grâce à son adversaire.

— Non, non et non ! cria Walter Scott. Si l'un de vous meurt pour de vrai, ses actions romanesques risquent d'être irrémédiablement effacées. L'intrigue du roman en sera affectée au point de n'être plus qu'une suite de passages sans queue ni tête. Ce sera le chaos ! Votre vie... vos vies, vos interventions dépendent les unes des autres.

Les épées s'abaissèrent.

— Venez, je vais vous montrer ce que vous avez dû provoquer dans vos livres.

De la Marck et de Bois-Guilbert encadrés par Wilfred et Quentin suivirent Walter jusqu'à la bibliothèque. Là, devant eux, il ouvrit un exemplaire d'*Ivanhoé* et un autre de *Quentin Durward*. Il les feuilleta. Ce qu'il craignait était arrivé : il manquait des bouts d'histoire.

— Regardez tous ces blancs ! Ils correspondent aux actes que vous accomplissez normalement. Dépêchez-vous ! Reprenez vos places à l'intérieur des romans.

— Pas question ! dirent en chœur Guillaume de la Marck et Brian de Bois-Guilbert. On veut des changements !

Mais Quentin et Wilfred précipitèrent les deux récalcitrants dans leur livre. Et, comme par enchantement, des lignes, puis quelques paragraphes inachevés réapparurent.

Vint le tour des deux héros. Au moment de regagner leur histoire, ils se retournèrent une dernière fois vers Walter Scott.

— Au fait ! dit Ivanhoé. Ne pourriez-vous pas faire en sorte que j'épouse la brune Rebecca au lieu de la blonde Lady Rowena, à la fin de l'histoire.

— Ah non, pas vous ? Allez hop, filez dans vos romans ! s'écria Walter Scott en poussant ses héros.

Ils disparurent à leur tour, et les pages achevèrent de se couvrir de caractères d'imprimerie.

— Ouf ! soupira l'écrivain. Tout est revenu dans l'ordre.

Il referma bruyamment les deux ouvrages puis gagna sa chambre où

l'attendait sa chère épouse, Charlotte. Il se déshabilla en silence, enfila sa longue liquette et son bonnet de nuit, puis se mit au lit.

— Décidément, marmonna-t-il en tirant la couverture à lui, la vie d'un auteur n'est vraiment pas facile de nos jours !

— Hmm, que dis-tu, chéri ? demanda Charlotte, à moitié endormie.

— Rien, rien. Rendors-toi vite.





POSTFACE

FAIRE DES HISTOIRES À L'HISTOIRE

COMME bon nombre de profs d'Histoire, j'adore raconter des... histoires, émailler mes cours d'anecdotes drôles, tragiques ou édifiantes. Mais le manque de temps m'empêche souvent de rendre mes cours aussi vivants que je le voudrais. Bref, de faire des histoires à l'Histoire. Oui, celle avec un grand H !... Ces contes et ces récits m'en ont enfin donné l'occasion à travers les héros du Moyen Âge.

Mais qu'est-ce qu'un héros ? En fait, chaque époque en a sa propre définition : des demi-dieux pour l'Antiquité gréco-romaine, des hommes et des femmes de bien, des sportifs et des vedettes pour notre époque, essentiellement des guerriers quasi invincibles, de saints hommes et de puissants rois pour le Moyen Âge. Si les définitions changent, il est pourtant une chose qui se retrouve de tous temps : le héros, parce qu'il incarne ce que l'on aimerait être, est un modèle, quelqu'un dont on parle, que l'on copie, que l'on imite ; autour duquel se crée une légende, vraie ou fausse.

Ils sont nombreux – trop, en fait ! – ceux qui pourraient prétendre figurer dans ce recueil. Cependant, certains noms se sont imposés d'emblée, comme des évidences, parce qu'ils peuplent notre imaginaire. Dans le désordre : Arthur, Clovis, Robin des Bois, Charlemagne, Marco Polo, Richard Cœur de Lion... Ce livre les passe en revue de manière chronologique, telle une galerie de portraits d'un vieux château. Y voisinent de grandes figures historiques (Bayard, Guillaume le Conquérant, Marco Polo...), des héros en partie (ré)inventés par le Moyen Âge (Arthur, Robin des Bois), et enfin deux personnages de fiction créés bien plus tard, au XIX^e siècle (Ivanhoé, Quentin Durward), mais qui ont fait découvrir le Moyen Âge à des générations et des générations de lecteurs.

Certains de ces textes suivent (presque) fidèlement des épisodes et des thèmes célèbres du Moyen Âge. D'autres en cassent l'image d'Épinal, ou la détournent.

Ainsi, « Un cadeau de poids » s'inspire d'un passage des *Annales royales*, une chronique dans laquelle étaient notifiés les principaux événements des années 741 à 829. À n'en point douter, l'arrivée de l'éléphant Abul Abbas à Aix-la-Chapelle fut le grand sujet de conversation de l'année 802. En effet, pratiquement personne à l'époque n'avait vu un tel mastodonte en Occident. L'épisode du serpent est, quant à lui, une pure invention.

« La redevance du soleil... » reprend l'image célèbre de Saint Louis roi justicier telle qu'elle a été popularisée par son proche compagnon et biographe, Jean de Joinville. L'idée du soleil imposé a été empruntée à un court récit didactique du XIII^e siècle dans lequel Saint Louis ne jouait aucun rôle ; celle de l'ombre du chêne s'est imposée d'elle-même, chute logique du conte.

Dans « Mémoires d'un vase », j'ai laissé la parole au Vase de Soissons, ainsi que le ferait un archéologue avec des objets exhumés. Ici, le vase est le héros involontaire de l'Histoire en même temps que son narrateur. Et Dieu sait qu'il en avait des choses à dire ! Des révélations qui vont à l'encontre de l'image que les hommes ont façonnée depuis des générations.

J'ai imaginé un Robin des Bois, le héros du « Proscrit », à mi-chemin entre la grande tradition – le fabuleux archer – et ce qu'il aurait pu être s'il avait un jour existé : un homme d'humble origine que l'injustice condamne à vivre en hors-la-loi, en un temps de malheurs et de cruautés.

« Sur les traces du Conquérant » traite du thème du héros modèle pour les générations qui lui succèdent. En effet, Napoléon Bonaparte fit exposer au Louvre la fameuse « Tapisserie de Bayeux » dans un but de propagande : il envisageait alors très sérieusement d'envahir l'Angleterre. À noter que les aventures de Guillaume suivent, presque pas à pas, les scènes brodées de la tapisserie.

« Urgent, recherche héros ! », « Le Grand saint Éloi » et « Nous, les descendants de la Démone... » traitent de la manière dont se construit l'image légendaire d'un personnage, de son vivant, ou après sa mort. Ainsi, « Urgent, recherche héros ! » raconte la naissance de la fameuse légende arthurienne. Mon récit bouscule un peu l'histoire car, des circonstances de l'écriture de l'*Histoire des rois bretons*, on sait seulement que l'ouvrage fut dédié à Robert de Gloucester et Étienne I^{er}. En revanche, l'idée d'opposer Arthur à Charlemagne est véridique : les rois de France et d'Angleterre se livrèrent une sorte de guerre « médiatique » à grands coups de héros.

« Le Grand saint Éloi » raconte comment un personnage historique traverse les siècles en s'enrichissant de l'imaginaire des hommes.

« Nous, les descendants de la Démone... » reprend une légende, peut-être inventée par Richard Cœur de Lion lui-même afin de justifier les nombreux conflits familiaux qui émaillèrent sa turbulente jeunesse.

« On a kidnappé l'auteur » et « Messire Merveilles » évoquent, chacun à leur manière, les pouvoirs de l'imagination. Le personnage principal du premier, le romancier écossais Walter Scott, se trouve aux prises avec les héros moyenâgeux qu'il a inventés. Quant au héros du second conte – Marco Polo –, il a sans nul doute trouvé dans l'écriture de son livre une échappatoire à sa morne vie de captif. Ce dernier récit doit beaucoup au *Devisement du monde*. Comme tous les gens du Moyen Âge, Polo croyait aux créatures fabuleuses qu'évoquaient un grand nombre d'ouvrages. Ainsi, lorsque l'occasion lui fut donnée d'observer des rhinocéros, il associa immédiatement ces animaux cornus à la légendaire licorne. Il décrivit donc ce qu'il pensait être la « vraie » licorne. Ce que Polo raconta parut si incroyable aux gens de l'époque qu'on le prit pour un menteur. D'ailleurs, l'« illustrateur » de l'un des manuscrits ne tint pas compte de sa description et représenta l'animal sous la forme d'une gracile jument blanche au front orné d'une corne.

Marco Polo, l'explorateur, et plus encore Villon, le poète, furent-ils considérés à leur époque comme des héros ? Rien n'est moins sûr, mais les siècles postérieurs les ont hissés sur le piédestal qu'ils méritaient, les entourant d'une aura incontestée depuis.

« L'affaire du Pet au Diable » montre Villon, jeune diplômé en arts, battant le pavé parisien en quête de mauvaises farces à jouer. La population estudiantine a toujours été agitée ! On ne sait si Villon a véritablement écrit ce *Roman du Pet au Diable* qu'il mentionne dans l'un de ses poèmes. Seule certitude : l'affaire elle-même a réellement existé – de nombreux documents judiciaires en rendent compte. L'explication du nom de la pierre n'est pas à prendre pour argent comptant ; elle n'est que pure invention !

Aliénor d'Aquitaine et Jeanne d'Arc font partie des rares héroïnes de l'époque médiévale. La reine Aliénor fut considérée tour à tour par les historiens comme un dragon, une virago, puis comme une femme libérée. Ce qui est sûr, c'est qu'elle avait un sacré caractère. « Une reine dans les bagages » aborde, par le truchement des rapports du couple Aliénor-Louis VII, la seconde croisade. C'est lors de cette expédition que le ménage royal implora. Malgré une brève réconciliation, le divorce fut prononcé en 1152 – à la demande de Louis, cette fois-ci. L'anecdote des chambrières est vraie ; celle des Amazones, probablement fausse, et rajoutée après coup par des chroniqueurs. Quelques épisodes, plus intimes, ont été inventés pour

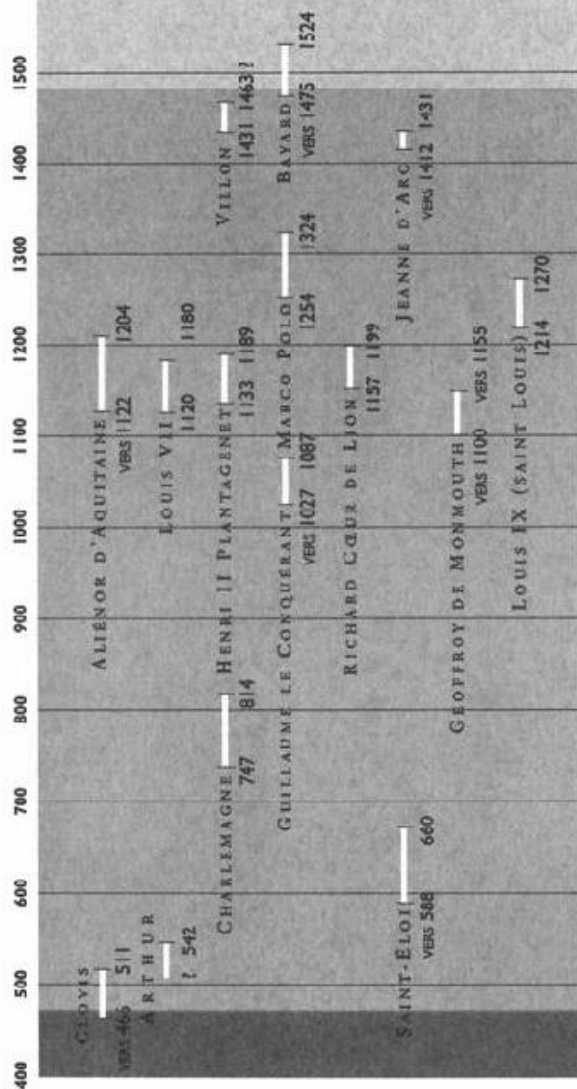
les besoins du récit.

L'autre grande héroïne, c'est Jeanne d'Arc, la bergère métamorphosée en chevalier. Dans « La petite patriote », ce personnage est transposé dans le monde animal, un peu à la manière du *Roman de Renart*.

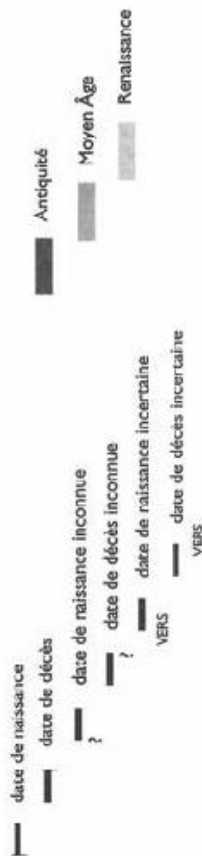
Enfin, il était impossible de quitter le Moyen Âge sans mentionner la crème des chevaliers : Bayard, le héros à la croisée des chemins, entre époque médiévale et Renaissance. J'ai cédé à la tentation de la science-fiction et du choc des époques, imaginant dans « Entretien avec un chevalier » une interview du guerrier sans peur et sans reproche par un historien du futur. Car qui mieux que Bayard lui-même pouvait se raconter ?

Voilà, c'est terminé ! Et tandis, que le chevalier quitte, éreinté, son armure – tiens, elle a un peu de rouille ! il faudra qu'il le signale à son valet d'armes –, que le roi, soucieux des affaires du royaume, range sa couronne d'or dans un coffre de bois, l'auteur éteint son ordinateur, en se demandant, anxieux, s'il a été à la hauteur de sa matière, cette immense fresque colorée et riche appelée Moyen Âge.

FRISE CHRONOLOGIQUE



Par convention, les historiens considèrent que le Moyen Âge débute en 476 (déposition du dernier empereur romain) et s'achève en 1452 (découverte des Amériques).



LES PRINCIPAUX PERSONNAGES HISTORIQUES MÉDIÉVAUX DE CET OUVRAGE

ALIÉNOR D'AQUITAINE ou **ÉLÉONORE DE GUYENNE** (vers 1122-1204). Fille du duc d'Aquitaine et de Poitou, mariée avec Louis VII le Jeune, roi de France, puis avec Henri II Plantagenêt, roi d'Angleterre. Ce remariage est le point de départ du long conflit opposant Capétiens et Plantagenêts. Séparée d'Henri II, Aliénor s'est, un temps, entourée d'une cour brillante et raffinée en Aquitaine où elle aimait recevoir de nombreux artistes. Ce qui lui valut le surnom de « Reine des Troubadours ».

ARTHUR (fin V^e-première moitié du VI^e siècle ap. J.-C., 542 ?). On ne sait si ce roi de Galles a réellement existé. Ce chef de guerre chrétien aurait rallié les tribus celtes de Grande-Bretagne contre l'envahisseur saxon païen. Ses exploits, inventés en partie par Geoffroy de Monmouth dans son *Histoire des rois de Bretagne*, ont inspiré de nombreuses œuvres : le cycle breton ou cycle de la Table Ronde.

BAYARD (Pierre Terrail, seigneur de Bayard), dit aussi le Chevalier sans peur et sans reproche (vers 1475-1524). Cet homme de guerre est à cheval sur deux époques historiques : le Moyen Âge et la Renaissance. D'abord page du duc de Savoie, il sert successivement Charles VIII, Louis XII et François I^{er}. Dernier véritable représentant de la chevalerie médiévale, il s'illustre notamment à Marignan. Son intrépidité et son caractère chevaleresque lui valurent le surnom de Chevalier sans peur et sans reproche.

CHARLEMAGNE ou **CHARLES I^{er} LE GRAND**, **CAROLUS MAGNUS** en latin (747(131)-814). Fils aîné de Pépin le Bref, il est roi des Francs en 768, puis empereur d'Occident en 800. Il passe la majeure partie de son

existence à mener une politique d'expansion en faveur de son royaume. Depuis Aix-la-Chapelle, il organise son empire, en développant une administration locale. Il crée aussi une école du palais afin de former des clercs lettrés et s'entoure d'intellectuels. Charlemagne est devenu, à partir de la fin du XI^e et du début du XII^e siècle, un personnage de chanson de geste (*Chanson de Roland*) et de légende.

CLOVIS (vers 466-511). Roi d'une peuplade germanique, les Francs Saliens, puis de tous les Francs. Marié à une princesse burgonde – Clotilde –, converti au catholicisme, il conquiert une grande partie de la Gaule. Clovis (Louis I^{er}) peut être considéré comme le fondateur et le premier souverain de la France.

ÉLOI, ÉLIGIUS en latin (vers 588-660). Fils de paysans gallo-romains, Éloi se fait très tôt remarquer pour son habileté manuelle. Il travaille comme orfèvre et monétaire pour les rois Clotaire II, Dagobert I^{er} – dont il devient aussi le conseiller – et Clovis II. En 640, il quitte la cour puis entre dans la cléricature. Un an plus tard, il est nommé évêque de Noyon et de Tournai. Il voyage beaucoup, évangélise les populations et fonde des monastères. Ce saint est fêté deux fois l'an (le 1^{er} décembre, date de sa mort, et le 25 juin, pour commémorer le transport de ses reliques à la cathédrale de Noyon).

GEOFFROY DE MONMOUTH (vers 1100-vers 1154-55). Comme beaucoup d'auteurs du Moyen Âge, on ne connaît que peu de choses de sa vie. Il est chanoine au collège Saint-George d'Oxford, avant d'être nommé évêque vers 1151-1152. Auteur des *Prophéties de Merlin* (vers 1135), de l'*Histoire des rois bretons* (entre 1135 et 1138), et de la *Vie de Merlin* (1148), il est le premier propagateur et même, pour certains épisodes, l'inventeur de la légende arthurienne.

GUILLAUME I^{er} LE CONQUÉRANT (1027 ou 1028-1087). Fils bâtard (né hors mariage) de Robert le Libéral, duc de Normandie, et d'une modeste habitante de Falaise, il doit batailler ferme pour s'imposer à la tête de la Normandie, puis de l'Angleterre dont il est le souverain de 1066 à sa mort.

HENRI II (1133-1189). Fils de Geoffroy V le Bel qui était aussi

appelé Plantagenêt à cause d'un genêt qu'il portait à son casque. Roi d'Angleterre en 1154, il fait de ses vastes domaines un véritable État. Il doit lutter contre ses fils, Henri le Jeune, Richard, Geoffroy, impatients de secouer le joug paternel.

JEANNE D'ARC (vers 1412-1431). Cette jeune paysanne d'origine lorraine est très croyante. Elle entend des voix lui ordonner de sauver la France alors en pleine guerre de Cent Ans. Elle convainc le dauphin de France et futur Charles VII d'envoyer une petite armée libérer Orléans assiégé. Puis elle le persuade de se faire sacrer roi. Alors qu'elle s'est portée au secours de Compiègne, les Bourguignons la capturent et la livrent aux Anglais. Elle est condamnée à être brûlée vive comme sorcière à Rouen. Jeanne a été canonisée (rendue sainte) en 1920, et une fête nationale commémore son nom chaque deuxième dimanche de mai.

LOUIS VII LE JEUNE (1120-1180). Roi de France, fils de Louis VI le Gros auquel il succède en 1137, marié puis divorcé d'avec Aliénor d'Aquitaine. Il entreprend la deuxième croisade, qui est un échec.

LOUIS IX ou SAINT LOUIS (1214-1270). Sous son règne, il renforce le pouvoir royal, réforme la justice, crée l'écu, une monnaie d'or. Il fait la paix avec l'Angleterre, participe à la septième et à la huitième croisade. C'est lors de cette dernière qu'il meurt de la peste. Il est canonisé en 1297. Les siècles suivants en ont fait le modèle du roi pieux et juste. Il faut néanmoins tempérer cette image idéale en mentionnant son intolérance envers les hérétiques et les Juifs.

MARCO POLO (1254-1324). Il appartient à une famille de négociants vénitiens. En 1272 – il a alors dix-huit ans –, Marco Polo part pour la Chine avec son père et son oncle, porteurs de lettres du pape Grégoire X au Grand Khan, Koubilaï. Tous trois séjournent dix-sept ans dans l'empire mongol, de 1274 à 1291. Il leur faut quatre nouvelles années pour regagner leur patrie vénitienne (1295). En 1298, Marco est fait prisonnier au cours d'un combat naval entre navires vénitiens et génois. Lors de cette captivité, il dicte le récit de ses voyages à l'écrivain Rusticello. Son livre, *Le Devisement du monde* (*La Description du monde*), est l'un des « best-sellers » du Moyen Âge. Ainsi, on sait que le fameux explorateur Christophe Colomb (1451-1506) en

possédait un exemplaire.

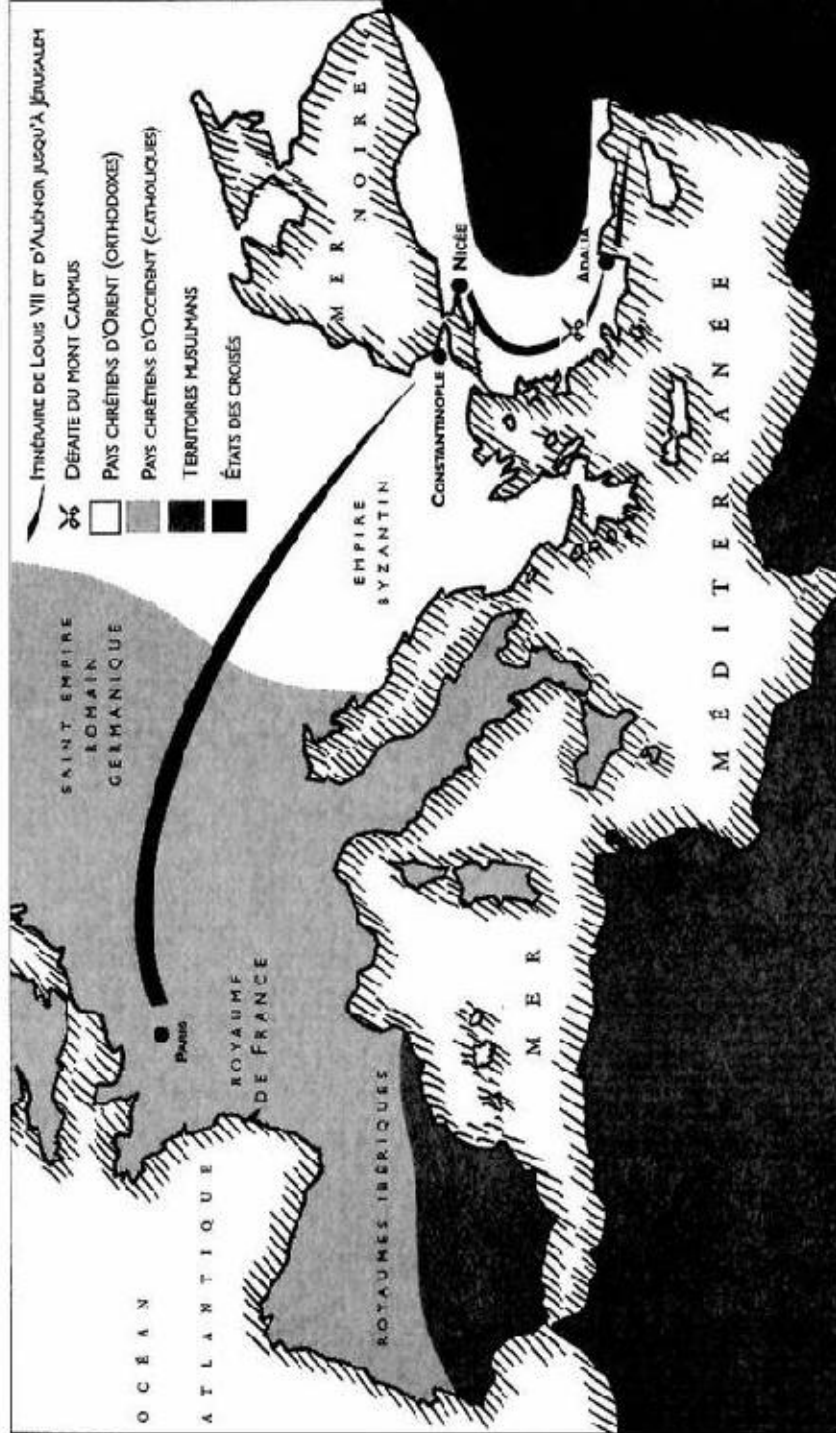
RICHARD I^{ER} CŒUR DE LION (1157-1199). Troisième fils d'Henri II, Richard est roi d'Angleterre de 1189 à 1199. Il s'illustre lors de la troisième croisade où il vainc Saladin. C'est le modèle du roi chevalier, brave et généreux dans l'effort (d'où son nom), toujours à guerroyer, trop souvent éloigné de son royaume.

ROBIN HOOD (Robin au capuchon), devenu **ROBIN DES BOIS** en français (XIII^e siècle ou XIV^e). Il est impossible de savoir si un quelconque personnage réel est à l'origine de ce héros anglais. Les premiers documents – tous littéraires – datent de la fin du XIII^e siècle et du XIV^e siècle. Ces récits à la fois cruels et bouffons présentent un Robin, « yeoman » (homme libre) probablement simple paysan, hors-la-loi en butte avec les autorités, assez éloigné de l'image plus tardive (à partir du XVI^e siècle) du chevalier dépossédé et rebelle. Robin Hood a été popularisé au XIX^e siècle par sir Walter Scott dans *Ivanhoé* et Alexandre Dumas dans *Le Prince des voleurs* et *Robin Hood le proscrit*. Enfin, ses aventures ont été adaptées plusieurs fois au cinéma et à la télévision.

VILLON (François de Montcorbier, 1431-après 1463). Maître ès arts, Villon connaît une vie de marginal à la suite d'une rixe sanglante, puis d'un vol. Il est l'auteur du *Lais* ou *Petit Testament* (1456), du *Testament* (à partir de 1461) ainsi que d'une quinzaine d'autres pièces dont la très fameuse *Épître*, dite *Ballade des pendus*. Personne ne sait ce qu'il advint de lui après son bannissement de Paris en 1463 (à cause d'une nouvelle bagarre et de sa mauvaise réputation).

N.B. : Quentin Durward et Ivanhoé ne figurent pas dans ces biographies puisqu'ils ont été inventés au XIX^e siècle.

L'ITINÉRAIRE DE LA SECONDE CROISADE



BIBLIOGRAPHIE

Les sources éditées et traduites

BEC Pierre, *La Lyrique française au Moyen Âge (XII^e-XIII^e siècles)*, t. II, A. & J. Picard, 1978.

Le Bestiaire, texte traduit par Marie-France Dupuis et Sylvain Louis, présentation et commentaire de Xénia Muratova et Daniel Poirion, Philippe Lebaud éditeur, 1988.

BROSSARD-DANDRÉ Michèle et Besson Gisèle, *Richard Cœur de Lion*, Christian Bourgois éditeur, 1989.

CHAMPIER Symphorien, *La Vie de Bayard (Les gestes ensemble la vie du preulx Chevalier Bayard)*, présentation de Denis Crouzet, Imprimerie nationale Éditions, 1992.

DUNETON Claude, avec la collaboration d'Emmanuelle Bigot, *Histoire de la chanson française. T. II. De 1780 à 1860*, éditions du Seuil, 1998.

ÉGINHARD, *La Vie de Charlemagne*, édité et traduit du latin par Louis Halphen, Les Belles Lettres, 1967.

GEOFFROY DE MONMOUTH, *Histoire des rois de Bretagne*, traduit et commenté par Laurence Mathey-Maille, Les Belles Lettres, 1993.

GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoire des Francs*, traduit du latin par Robert Latouche, Les Belles Lettres, 1963 pour le t. I, 1965 pour le t. II.

GUILLAUME DE POITIERS, *Histoire de Guillaume le Conquérant*, édité et traduit par Raymonde Foreville, Les Belles Lettres, 1952.

Historiens et chroniqueurs du Moyen Âge, textes de Robert de Clari, Villehardouin, Joinville, Froissait, Commines. Édition établie et annotée par Albert Pauphilet. Textes nouveaux commentés par Edmond Pognon, Gallimard, 1952.

LANLY André, *Villon : œuvres. Texte et traduction*, Honoré Champion, 1991.

MUSSET Lucien, *La Tapisserie de Bayeux, œuvre d'art et document d'histoire*, Zodiaque, 1989.

POLO Marco, *La Description du monde*, édition, traduction et présentation par Pierre-Yves Badel, Le Livre de poche, 1998.

Le Rire du prédicateur, textes traduits par Albert Lecoy de la Marche, présentation de Jacques Berlioz, Brepols, 1992.

SCOTT Walter, sir, *Ivanhoé*, trad. de A.J.B. Defauconpret, Furne, Ch.

- Gosselin, Perrotin, éditeurs, 1835 ; *Quentin Durward*, trad. de A.J.B. Defauconpret, Furne, Ch. Gosselin, Perrotin, éditeurs, 1835.
- TESSIER Georges, *Charlemagne*, textes d'Alcuin, Éginhard, Hincmar, Notker, Thégan, Théodulphe, Annales royales et capitulaires de Charlemagne, Albin Michel, 1967.

Ouvrages de référence (dictionnaires, biographies, études, articles)

- AMALVI Christian, *Le Goût du Moyen Âge*, Plon, 1996.
- BOÜARD Michel de, *Guillaume le Conquérant*, Fayard, 1984.
- DUBY Georges, *Dames du XII^e siècle. T. I. Héloïse, Aliénor, Iseut et quelques autres*, Gallimard, 1995.
- DUQUESNE Jacques, *saint Éloi*, Fayard, 1985.
- FAVIER Jean, *François Villon*, Fayard, 1982 ; *Paris, deux mille ans d'histoire*, Fayard, 1997.
- HEERS Jacques, *Marco Polo*, Fayard, 1983.
- HILTON Rodney H., « Robin des bois », in *L'Histoire*, n° 21, mars 1980, p. 39-47.
- MOURRE Michel, *Dictionnaire encyclopédique d'Histoire*, 5 tomes, Bordas, 1996 (nouvelle édition).
- PERNOUD Régine, *Aliénor d'Aquitaine*, Albin Michel, 1965 ; *Richard Cœur de Lion*, Fayard, 1988 ; *Jeanne d'Arc*, PUF, 1981.
- RICHE Pierre, *Dictionnaire des Francs. Les temps mérovingiens*, Bartillat, 1996 ; *Dictionnaire des Francs. Les Carolingiens*, Bartillat, 1997 ; (dir.), *Histoire des saints et de la sainteté chrétienne*, t. IV, *Les voies nouvelles de la sainteté, 605-814*, Hachette, 1986.
- RILEY-SMITH Jonathan, *Atlas des croisades*, Éditions Autrement, 1996.
- ROUCHE Michel, *Clovis*, Fayard, 1996.
- SUHAMY Henri, *Sir Walter Scott*, Éditions de Fallois, 1993.
- WITTKOWER Rudolf, *L'Orient fabuleux*, Thames & Hudson, 1991.
- ZUMTHOR Paul, *Guillaume le Conquérant*, Tallandier, 1978.

Gilles Massradier

Gilles Massardier

Mon improbable et anachronique album de famille



Le roi Gilles...



et son bouffon



Dame Radegonde



Gilrad le Viking

Joann Sfar

Joann SFAR a toujours eu un faible pour les types qui se balancent des grands coups d'épée à travers la tronche du soir au matin, c'est pour cela qu'il aime bien le Moyen Âge.

D'ailleurs, dans ses bandes dessinées, c'est aussi un peu comme ça : on se bagarre, on s'écorche, on se décapite, mais avec le sourire, s'il-vous-plaît, Joann, c'est sang et tripes à tous les étages. Comme si ça ne suffisait pas, il a aussi cette passion des monstres : cornus, baveux, couverts de tentacules, s'il ne dessine pas son quota de créatures bizarres avant le petit déjeuner, il est contrarié.

Voilà, et si vous appréciez la science fiction super débile, vous pouvez retrouver tous les mois les aventures de Sardine de l'Espace dans la revue MAXIMUM, publiée par les éditions Bayard (scénario : Emmanuel Guibert).

1 L'anecdote du « Vase de Soissons » apparaît pour la première fois dans l'*Histoire des Francs*, de Grégoire de Tours (538-594).

2 Ostrogoths : peuple d'origine germanique. Aujourd'hui, le terme désigne une personne aux manières frustes.

3 Saie : court manteau de laine fixé sur l'épaule.

4 « *Chlodweg* ! » : la forme française de ce nom devrait être Louis et non Clovis. Mais ce dernier, reconstitué au XVIII^e siècle, est tellement ancré dans nos habitudes que les historiens l'ont conservé.

5 Angon : sorte de javelot terminé par un long fer à crochets.

6 Francique : langue des Francs.

7 Francisque : courte hache à simple tranchant que l'on pouvait lancer.

8 Vandales : peuplade germanique à la triste réputation. À partir du XVIII^e siècle, ce nom a fini par désigner des personnes qui abîment des œuvres d'art par bêtise ou malveillance.

9 Image d'Épinal : illustration populaire, dont le sujet commémore un grand personnage ou un événement historique, fabriquée dans la ville d'Épinal à partir du XIX^e siècle. Aujourd'hui, l'expression désigne l'évocation simpliste d'un fait.

10 Comme tous les autres protagonistes de ce conte, Mr Frisonet est un personnage fictif.

11 Emblème national de la France né de l'alliance entre la couleur de la monarchie (le blanc) et celles de la ville de Paris (le bleu et le rouge).

12 Pamphlet : écrit dans lequel on se moque des personnages influents.

13 Complète, cette chanson dont on ne connaît pas l'auteur compte vingt-quatre couplets. On ne sait pas combien il y en avait à l'origine.

14 Dans la chanson, le roi Dagobert, qui s'en est allé à la chasse, fuit devant un lapin.

15 En fait, Plume se trompe : les fameux « rois fainéants » ont succédé à Dagobert (610-639) qui fut un grand monarque. Mais cette erreur est compréhensible : à l'époque, on ne connaissait pas aussi bien l'Histoire de France qu'aujourd'hui. Il est à noter que, contrairement à l'image traditionnelle qu'on se fait d'eux, ces souverains n'étaient pas réellement « fainéants ».

16 Les monétaires étaient les officiers royaux chargés de la frappe des monnaies. Leur nom figurait sur les monnaies émises. Des archéologues ont retrouvé des pièces portant la signature d'Éloi ainsi qu'un fragment d'une croix qu'il réalisa. Ces objets sont conservés au Cabinet des médailles, à Paris. Il existe dans le trésor de l'abbaye de Saint-Denis un fauteuil dit « de Dagobert » que la tradition attribue à

tort à Éloi.

17 Affranchir : rendre ou donner la liberté à un esclave. L'esclavage fut aboli en France en 1791, mais pas dans les colonies. Ce n'est qu'en 1848 qu'il fut complètement supprimé.

18 Charles : Charlemagne, c'est-à-dire Charles le Grand (Carolus Magnus, en latin).

19 Calife ou khalife : « successeur du prophète » en arabe, titre pris par le souverain politique et religieux des musulmans. Haroun al-Rachid (vers 766-809) monta sur le trône à l'âge de vingt ans (786). Les contes des *Mille et Une Nuits* en ont fait un personnage légendaire.

20 Ce palais, situé aujourd'hui en Allemagne, était la principale résidence de Charlemagne.

21 1,92 mètre.

22 Les monnaies d'époque ainsi qu'une statuette de bronze conservée au Louvre montrent que Charles portait les moustaches et non la barbe. Sa célèbre barbe apparaît dans les chansons de geste postérieures de plusieurs siècles, dont la *Chanson de Roland*.

23 Une partie des titres qui servent à désigner l'empereur.

24 À l'instar des palais orientaux, celui d'Aix-la-Chapelle possédait un petit zoo.

25 Près de Gênes, en Italie.

26 Selon les Annales officielles, Abul Abbas est mort en 810.

27 Mameluk ou mamelouk : cavalier appartenant à l'armée turco-égyptienne. La garde napoléonienne en comporta un escadron. Roustan était un jeune esclave géorgien que le cheikh El-Bekri avait donné à Napoléon Bonaparte lors de la campagne d'Égypte.

28 On sait aujourd'hui que ce n'est pas la reine qui la fabriqua mais un atelier anglais. La « Tapisserie de Bayeux », qui est en fait une broderie car les scènes ont été non pas tissées mais brodées, serait une commande du demi-frère de Guillaume le Conquérant, l'évêque Odon. Aujourd'hui, elle est conservée à Bayeux.

29 Griffon : animal imaginaire et composite ; il possède une tête et des ailes d'aigle sur un corps de lion.

30 Points de tige et de couchage : deux types de travaux faits par les brodeuses de la tapisserie à l'aide d'une aiguille enfilée de laine.

31 Earl : comte, en anglais.

32 Vassal : guerrier lié par la cérémonie de l'hommage à un seigneur.

33 Guillaume est le neveu du roi Édouard.

34 Reliques : ossements d'un saint ou objets lui ayant appartenu auxquels les gens du Moyen Âge attribuaient des pouvoirs magiques. Elles servaient aussi à garantir les serments.

35 Nautonier : pilote d'un navire.

36 Le 14 octobre 1066 correspond au 20 octobre du calendrier

actuel (le calendrier grégorien, du nom du pape Grégoire XIII qui le fit adopter en 1582).

37 Ost : armée.

38 Anglo-saxon : ce terme a été construit à partir de deux noms de peuples d'origine germanique installés en Angleterre depuis le V^e siècle : les Angles et les Saxons.

39 Paroles attribuées à Napoléon Bonaparte.

40 Meurtrière : ouverture rectangulaire pratiquée dans les murailles. Elles servaient à l'observation et à l'envoi de projectiles.

41 En ancien français, le terme « gros » a une double signification : gros et grand.

42 Entremets : divertissements donnés entre les services.

43 Clerc : homme d'Église. Il est reconnaissable à la tonsure – disque de cheveux rasés sur le sommet du crâne.

44 Les médiévaux ne faisaient pas la distinction entre les personnages réels de l'Antiquité et ceux de la mythologie.

45 Les gens du Moyen Âge croyaient en l'existence des géants et des dragons. Il est fort probable que la découverte d'ossements de dinosaures – qu'on ne connaissait pas à cette époque en tant que tels – ait donné naissance à ces croyances.

46 Un peu plus de trois mètres.

47 La barbe et les cheveux sont des symboles de force.

48 Nom latin de la fameuse Excalibur. Caliburnus serait l'équivalent d'un terme gallois signifiant « Dure-Entaille ».

49 Frapper de taille : donner des coups du tranchant de l'épée, par opposition au coup d'estoc qui se fait avec la pointe de l'arme.

50 Pucelle : jeune fille.

51 Modred ou Mordred : le méchant et le traître de service dans la légende arthurienne.

52 Oc et Oïl : manières de dire « oui », correspondant aux deux groupes de dialectes parlés en France au Moyen Âge. Grosso modo, la langue d'oïl était parlée dans le Nord, la langue d'oc au sud d'une ligne imaginaire allant de la Gironde aux Alpes du Sud.

53 Croisade : expédition armée contre les ennemis de la religion chrétienne (hérétiques ou infidèles). Ceux qui y participaient portaient sur leurs habits une croix (d'où leur nom de croisés).

54 Arroi : équipement, équipage.

55 L'oriflamme est la bannière royale.

56 Amazones : mythique tribu de guerrières.

57 Goupil : nom du renard au Moyen Âge.

58 Anatolie : autre nom de l'Asie Mineure.

59 Frapper d'estoc et de taille : donner de grands coups d'épée.

60 Extrait d'un poème écrit par Guillaume IX de Poitiers, le grand-père d'Aliénor et le premier des troubadours.

- 61 Le Saint-Sépulcre est le tombeau de Jésus-Christ à Jérusalem.
- 62 Nave : navire.
- 63 Dromond : gros bateau.
- 64 Henri Plantagenêt s'était marié avec la belle Aliénor d'Aquitaine, fraîchement répudiée par le roi de France. Ils avaient eu ensemble cinq fils : Guillaume (1153-1156), Henri le Jeune (1155-1183), Richard (1157-1199) – le futur Richard I^{er} Cœur de Lion –, Geoffroy (1158-1186) et Jean (1166-1216).
- 65 Outre ses terres insulaires, le roi d'Angleterre possédait alors toute la partie ouest de la France.
- 66 Brabançons : habitants du Brabant. Cet ancien duché est aujourd'hui partagé entre la Belgique et les Pays-Bas.
- 67 Merlon : partie pleine de la dentelure d'une tour.
- 68 Pendant tout le Moyen Âge, l'Église essaya, sans vraiment y parvenir, d'interdire aux chrétiens de se battre en eux.
- 69 Palefroi : cheval de promenade. Le cheval de guerre est appelé destrier.
- 70 C'est le moment où le prêtre consacre le pain et le vin.
- 71 Destre et senestre : droite et gauche en ancien français. Senestre a aussi pour sens « défavorable ».
- 72 On aura reconnu ici un récit de type mélusinien, dont le Moyen Âge était friand. D'après Giraud de Barri, un des grands intellectuels de la fin du XII^e siècle et du début du XIII^e, Richard avait l'habitude de raconter cette histoire quand on lui demandait pourquoi sa famille ne cessait de s'entre-déchirer.
- 73 Probité : respect scrupuleux des devoirs de la justice et de la morale. Faire preuve de probité, c'est être honnête et intègre.
- 74 Armes personnelles, emblèmes, de la royauté française. Elles symbolisent la sagesse et l'esprit de justice du roi. D'après la légende, c'est un don de Dieu à Clovis.
- 75 Ordonnance : disposition prise par le roi et ayant force de loi.
- 76 Tenure : petite exploitation.
- 77 Cens, taille et banalités : impôts et redevances dus par le paysan à son seigneur.
- 78 Vilain : paysan libre par opposition au serf.
- 79 Aujourd'hui, littoral de la Croatie sur la mer Adriatique.
- 80 Pisan : habitant de Pise. On doit à la plume de Rusticello une version des romans de *Guiron le courtois* et de *Tristan*. Il a été fait prisonnier lors d'une bataille navale entre Pise et Gênes en 1284.
- 81 L'Arbre Sec est un arbre mythique, aux confins de la Perse, près de la mer Caspienne.
- 82 Catay : Chine du Nord.
- 83 Deviser : « décrire » en ancien français. Le livre de Marco Polo, qui a été écrit en franco-italien, s'intitule *Le Devisement du monde*,

c'est-à-dire La Description du monde.

84 L'île de Sumatra, en Indonésie, dans l'océan Indien.

85 Dans les légendes occidentales, le chasseur utilise une jeune vierge comme appât car la licorne aime à se blottir contre le sein d'une pucelle et devient, à ce seul moment, vulnérable. Une magnifique tapisserie intitulée *La Dame à la licorne* est conservée au musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny, à Paris.

86 L'animal que décrit Marco Polo est en fait un rhinocéros d'Asie – il était encore inconnu en Occident. Bien sûr, l'explorateur ajoute à sa description, par ailleurs plutôt réaliste, des éléments fantastiques.

87 Tartares : nom donné aux populations mongoles par les Occidentaux.

88 Mangi : Chine méridionale. C'était l'empire des Song avant qu'elle ne fût annexée à l'Empire mongol.

89 Baliste : sorte de catapulte.

90 En fait, Marco Polo se vante car les Mongols remportèrent la victoire en 1273, date à laquelle il n'était pas encore en Chine. De plus, l'armée du Khan utilisa des canons primitifs encore inconnus en Occident (les premières artilleries à feu n'y apparaissant que vers le milieu du XIV^e siècle).

91 Marco Polo aurait administré pendant trois années cette ville de Chine.

92 Ce chiffre peut paraître ridicule au premier abord. Mais il ne faut pas oublier qu'avant l'invention de l'imprimerie les livres étaient recopiés à la main, un travail long et fastidieux. Cent quarante manuscrits du *Devisement* sont parvenus jusqu'à nous, un chiffre énorme pour l'époque (les spécialistes du Moyen Âge parlent de très gros succès pour un ouvrage médiéval dès que celui-ci dépasse la soixantaine de manuscrits).

93 Sheriff : terme anglais désignant l'agent local du pouvoir royal.

94 Yeoman (yeomen au pluriel) : paysan ayant le statut d'homme libre dans l'Angleterre médiévale.

95 Serf : paysan non libre attaché à une terre et à un seigneur, corvéable à merci (une sorte d'esclave).

96 La légende veut que cette plante – à laquelle on attribuait des propriétés magiques – pousse à l'endroit d'une pendaison.

97 Huis : porte.

98 *Outlaw* : « hors-la-loi », en anglais.

99 Rosser : battre.

100 Garrotter : étrangler à l'aide d'un cordon.

101 En France, Robin au capuchon (*Hood*) est devenu Robin des bois (*Wood*). Son véritable nom vient du fait qu'il se déguisait souvent, dissimulant ses traits, afin d'échapper à ses ennemis. Ici, il porte la coule monastique et sa capuche.

102 Le Louvre tire son nom de son emplacement : une ancienne louverie où étaient logés les équipages spécialisés dans la chasse aux loups. Aujourd'hui, on peut voir, dans la crypte archéologique du musée du Louvre, les soubassements du palais découverts lors de fouilles en 1984 et 1985.

103 Ostel : demeure, maison.

104 Ici, le « de » n'est pas signe de noblesse. Il indique seulement l'origine de sa famille : Montcorbier en Bourbonnais.

105 Bourgeois : habitants de la ville (le bourg) exerçant un métier, à l'exception des clercs et des seigneurs.

106 Le plan du Paris médiéval s'organise autour de trois grands ensembles : sur la rive droite de la Seine, la « Ville » regroupe la plupart des activités commerciales et artisanales. La rive gauche est le domaine de l'« Université » – le futur Quartier latin – avec ses collèges, ses couvents, ses artisans et boutiquiers nécessaires aux études : parcheminiers, libraires, etc. Entre les deux, reliée par des ponts, l'île de la Cité, avec le Palais-Royal, est le centre politique.

107 Le Châtelet était à la fois la résidence du prévôt – fonctionnaire royal et détenteur du pouvoir judiciaire –, un bâtiment administratif, un tribunal et une prison.

108 Onze vingt : nom donné aux deux cent vingt (onze que multiplient vingt) sergents à pied chargés de la police de Paris.

109 Les « pieds de veaux » : danse burlesque.

110 « Au secours ! Au secours ! On est cuits ! » en ancien français.

111 « Mon cou saura ce que mon cul pèse » : l'un des vers célèbres de Villon.

112 La poubelle est une invention du XIX^e siècle. Jusqu'au XVI^e siècle, les ordures s'accumulaient devant les maisons. Périodiquement, elles étaient déversées hors de la ville.

113 Élargir : libérer.

114 Charles d'Autriche (1500-1558), roi d'Espagne, élu empereur sous le nom de Charles V, « Carolus Quintus » en latin, plus tard transformé en Charles Quint.

115 C'est au XVI^e siècle que l'artillerie commença à jouer un rôle essentiel dans le déroulement des batailles.

116 Maison forte : manoir fortifié.

117 Charles VIII fut roi de France de 1483 à 1498, Louis XII de 1498 à 1515 et François I^{er} de 1515 à 1547.

118 Piquer : donner de l'éperon à sa monture pour la faire avancer plus rapidement.

119 L'adoubement était la cérémonie par laquelle un jeune homme de noble origine devenait chevalier.

120 Bayard a participé aux « guerres d'Italie », menées de 1494 à 1525 par les rois de France pour conquérir le royaume de Naples et le

Milanaï. Celles-ci se soldèrent par un échec, mais eurent une conséquence inattendue : la découverte des arts de la Renaissance italienne.

121 Soto Major était un capitaine espagnol réputé. À cette époque, presque toute l'Europe se battait en Italie.

122 Marignan, la bataille la plus connue des Français, fut remportée par François I^{er} sur les Suisses et permit au roi de France de réoccuper le Milanaï perdu un an auparavant.

123 Les paroles entre guillemets et en italique sont extraites des *Gestes ensemble la vie du preux Chevalier Bayard* que publia un proche du chevalier, le médecin lyonnais Symphorien Champier, en 1525.

124 Arquebuse : petit canon à main, lointain ancêtre du fusil. Elle apparaît au début du XVI^e siècle. Son maniement est peu aisé : elle est lourde et il faut près de cinq minutes pour la charger et tirer.

125 Manoir que se fit construire Walter Scott dans son Écosse natale.

126 Il avait vingt ans et sa carrière débutait à peine.

127 Richard est l'arrière-arrière-petit-fils de Guillaume le Conquérant qui a vaincu les Saxons à Hastings. Ce qui explique la haine que lui voue Cedric.

128 Une maladie, probablement une poliomyélite, contractée très jeune, l'avait laissé paralysé de la jambe droite.

129 Templiers : moines-soldats chargés, à l'origine, d'assurer la sécurité des pèlerins sur les routes de la Terre Sainte et de défendre les États latins d'Orient.

130 Haut-de-chausses : culotte qui allait de la ceinture aux genoux.

131 747 est la nouvelle date communément admise par les historiens médiévistes (cf. Pierre Riché, *Dictionnaire des Francs*). Cependant, de nombreux manuels et dictionnaires donnent encore celle de 742.